
1849

HEUREUSE!

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 26 février 1903.

DES MÊMES AUTEURS :

Heureuse ! comédie en trois actes.
M'amour, comédie en trois actes.
Nelly Rozier, comédie en trois actes.
Le Paradis, pièce en trois actes. (En collaboration avec M. A. Barré).

PIÈCES DE M. MAURICE HENNEQUIN :

L'Oiseau bleu, comédie en un acte.
Monsieur Irma, — —
Le Sous-Préfet de Nanterre, —
La Guerre joyeuse, opéra-comique en trois actes.
Trop de Vertu! pièce en trois actes.
Le Marquis de Kersalec, comédie en un acte.
Les Poches des autres, — —
Les Vacances du mariage, comédie en trois actes.
Les Oiseaux de passage, comédie en un acte.
Un Mariage au téléphone, — —
Un Prix Montyon, comédie en trois actes.
La Petite Poucette, opérette en cinq actes.
Le Système Ribadier, comédie en trois actes.
La Femme du commissaire, vaudeville en trois actes.
Les Joies du foyer, comédie en trois actes.
Le 3me Hussards, opéra-comique en trois actes.
Les Ricochets de l'amour, comédie en trois actes.
Inviolable! — —
Sa Majesté l'Amour, opérette en trois actes.
Le Terre-Neuve, comédie en trois actes.
Les Fêtards, opérette en trois actes.
Place aux Femmes! comédie en qutre actes.
La Poule Blanche, opérette en quatre actes.
Coralie et Cie, pièce en trois actes.
Le Remplaçant, comédie en trois actes.
Le Coup de Fouet, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Voyage autour du Code, pièce en quatre actes.

PIÈCES DE M. PAUL BILHAUD :

Les Espérances, un acte.
La Première Querelle, un acte.
Bigame! trois actes.
Qui ? un acte,
Madame Rose, op.-comique en un acte.
Toto, opérette en trois actes.
Première ivresse! un acte.
Nos bons Chasseurs, trois actes.
J'attends Ernest, un acte.
Ma Bru! trois actes.
La Soirée du Seize, un acte.
Le Papillon, un acte, en vers.
Gustave, un acte.
La Douche, un acte.

Gens qui rient (CHOSES A DIRE), un volume de vers.
Ça!... et le reste (CHOSES A DIRE), un volume de vers.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Riquette, un volume en prose.
Petits vers pour les petits (CHOSES ENFANTINES A DIRE), un volume.

MAURICE HENNEQUIN & PAUL BILHAUD

HEUREUSE!

COMÉDIE EN TROIS ACTES



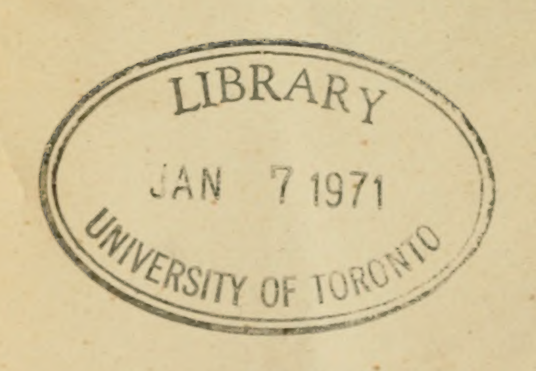
PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1903


LIBRARY
JAN 7 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MADAME RÉJANE

Les auteurs charmés et reconnaissants.

M. H. et P. B.

PERSONNAGES

ACHILLE CHATEAU-LAPLANTE.	MM.	Dubosc.
ANTONIN BOIS-GIBERT		Noblet.
GASTON		Numa.
FERDINAND		Baron fils.
ROBERT.		Perret.
CHASTENET		Gildès.
LA BERGE.		Monteaux.
BERJOT		Aussourd.
AUGUSTE		Prika.
UN DOMESTIQUE		Leclerc.
GILBERTE.	Mmes	Réjane.
HÉLÈNE GRISOLLES.		Avril.
MADAME CHASTENET.		Harlay.
MADAME HOTTINBERGER . . .		Cécile Caron.
YVONNE HOTTINBERGER . . .		Villars.
LUCIENNE HOTTINBERGER . .		Saint-Agnan.
ODETTE		Litti Bossa.
FRANCINE.		Netza.
ROSE.		Lebrec.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser au Régisseur du Théâtre du Vaudeville.

HEUREUSE!

ACTE PREMIER

A la campagne, chez Château-Laplante. — Un grand salon de château donnant sur un parc. — A droite grande cheminée. — Tableaux représentant chevaux, animaux domestiques, etc. Grande baie au fond communiquant avec le parc. — Porte à droite, premier plan. — Porte à gauche, premier plan. — A gauche, deuxième plan, porte conduisant à la salle de billard. A gauche, un petit canapé encadré dans un paravent. — Un guéridon près du canapé. — Table à droite avec, dessus, plateau garni de rafraîchissements, bière, café froid, sirop. — Un fauteuil à gauche de la table — Un tabouret devant. — Fauteuils, chaises, meubles. — Deux boutons de sonnette, l'un près de la porte de gauche, premier plan, et l'autre, près de la porte de droite, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

FERDINAND, ROBERT, CHASTENET, LA BERGE, MADAME CHASTENET, MADAME HOTTINBERGER, YVONNE, LUCIENNE.

Au lever du rideau, on entend derrière la toile une fanfare. Le rideau se lève et on aperçoit tous les personnages rangés en demi-cercle et jouant d'instruments appelés « bigophones », Robert, de dos, fait fonctions de chef d'orchestre.

ROBERT, battant la mesure.

Doucement... piano... Eh bien, le trombone?... Monsieur Chastenet? Voyons? Et votre rentrée?

CHASTENET.

Je vous demande pardon... J'étais sorti.

ROBERT, les arrêtant.

Non, non, mes amis, ça ne va pas du tout.

MADAME CHASTENET.

Vous êtes étonnant, nous n'avons jamais joué de ces machines-là... Comment appelez-vous ça déjà?

ROBERT.

Des bigophones, madame Chastenet... instruments admirables qui permettent à ceux qui ne sont pas musiciens de faire un peu de bonne musique.

FERDINAND.

De la musique de carton.

ROBERT.

Reprenons!

MADAME HOTTINBERGER.

De grâce, quelques minutes d'arrêt.

Elle s'assied à gauche de la table.

FERDINAND.

Dix minutes d'arrêt... buffet!

CHASTENET.

Au fait, si nous prenions quelque chose. Il fait une chaleur!

YVONNE, FERDINAND, LUCIENNE.

Oui, oui.

MADAME CHASTENET, s'asseyant sur le canapé.

Vous n'auriez pas pu trouver autre chose que les bigophones?

ROBERT.

Vous avez voulu fêter l'anniversaire de mariage des maîtres de la maison, j'ai cherché quelque chose de nouveau.

FERDINAND.

Il y a combien de temps que monsieur et madame Château-Laplante sont mariés?

MADAME HOTTINBERGER.

Quatre ans.

FERDINAND.

Dangereux, au bout de quatre ans, de célébrer ces anniversaires-là, car si les époux ne s'aiment plus, il est cruel de le leur faire remarquer devant tout le monde.

ROBERT.

Ce n'est pas pour eux qu'on souhaite la fête des gens, c'est pour soi-même, pour se distraire.

LUCIENNE.

Je suis de l'avis de monsieur Robert, à la campagne il faut saisir toutes les occasions de passer le temps, n'est-ce pas, monsieur La Berge?

LA BERGE.

Et puis nous devons bien cela à monsieur et madame Château-Laplante qui nous reçoivent.

MADAME CHASTENET.

Oh! parlons-en de leur façon de recevoir.

FERDINAND, riant.

Passez le sucrier à madame Chastenet, elle va en avoir besoin.

MADAME CHASTENET, se levant.

Enfin, c'est vrai! Où est-elle, madame Château-Laplante?

MADAME HOTTINBERGER.

Gilberte est allée à la gare au devant de madame Grisolles qui a télégraphié qu'elle arriverait pour déjeuner.

Elle se lève, remonte et va s'accouder sur le fauteuil.

MADAME CHASTENET.

Et hier elle a passé l'après-midi à Paris.

YVONNE.

Chez sa couturière.

MADAME HOTTINBERGER.

Il faut bien qu'elle s'habille.

MADAME CHASTENET, s'asseyant dans le fauteuil.

Oui, madame Hottinberger, mais quand on reçoit les gens, on s'arrange pour être habillée avant qu'ils n'arrivent. Quant à M. Château-Laplante...

FERDINAND, à son voisin.

Elle va vider tout le sucrier !

MADAME CHASTENET, continuant.

Il est allé hier à Orléans à un concours agricole.

CHASTENET.

Et, en ce moment, je parie qu'il est occupé avec son fermier, son garde-chasse ou son palefrenier.

MADAME CHASTENET.

L'agriculture, la chasse et les chevaux, voilà ses trois passions.

FERDINAND.

Vous oubliez sa femme.

MADAME CHASTENET.

Je parle de ses passions, monsieur Ferdinand.

Elle se lève.

LUCIENNE, se levant.

Que prenez-vous, monsieur La Berge?

LA BERGE.

Merci, mademoiselle, rien du tout.

LUCIENNE.

Et vous, monsieur Ferdinand?

FERDINAND.

Un soda.

MADAME HOTTINBERGER.

Yvonne, tiens-toi droite !

YVONNE.

Oui, maman.

LA BERGE, à madame Chastenet, bas.

Tâchons de les lâcher, hein?

MADAME CHASTENET, bas.

Proposez une partie d'échecs à mon mari, vous savez que ça l'endort.

YVONNE.

Qu'est-ce que vous prenez, monsieur Chastenet?

CHASTENET.

Un peu de café froid.

MADAME CHASTENET, vivement.

Non, pas de café, pour mon mari, ça l'empèche de dormir. (A La Berge, bas.) Et nous nous retrouverons dans le parc, sous le cèdre.

LA BERGE, bas.

Entendu.

CHASTENET, à Lucienne, bas.

Donnez-m'en tout de même un peu sans que ma femme le voie.

YVONNE, continuant sa conversation avec Ferdinand.

C'est égal, comment une parisienne comme madame Château-Laplante a-t-elle pu consentir à vivre ici toute l'année à une demi-heure de Sens? Vingt lieues de Paris! Brrr! Ça vous fait froid!

FERDINAND.

Surtout l'hiver.

MADAME HOTTINBERGER, à Yvonne.

Lorsqu'on aime son mari, on se plait partout avec lui! Tiens-toi donc droite, Yvonne. (Bas.) Quand on est en âge d'être mariée, mon enfant, ce n'est pas le dos qu'il faut faire valoir...

YVONNE.

Oui, maman.

MADAME CHASTENET, à madame Hottinberger.

Vous auriez pu aimer un homme comme M. Château-Laplante? Moi pas.

MADAME HOTTINBERGER.

C'est un bel homme.

FERDINAND.

Le vrai type du gentilhomme campagnard.

MADAME CHASTENET, s'asseyant sur le canapé.

Gentilhomme... paysan tout au plus.

LUCIENNE.

Le fait est qu'il est un peu primitif.

CHASTENET.

Il ne manque pas d'un certain esprit.

MADAME CHASTENET.

Quand il cause avec ses chevaux.

ROBERT.

Voyons, avez-vous fini de boire? Avez-vous assez potiné? Répétons-nous notre morceau, oui ou non?

FERDINAND.

Est-il enragé, hein? le bigophone en chef!

MADAME CHASTENET.

Nous le savons suffisamment notre morceau.

TOUS.

Mais oui!

ROBERT.

Vous n'êtes pas difficiles!.. Et il nous manque toujours un piston et une clarinette.

FERDINAND.

Pourquoi n'avez-vous pas demandé au voisin des Château-Laplante, M. Bois-Gibert.

LA BERGE.

Tiens, on ne l'a pas vu aujourd'hui, M. Bois-Gilbert.

ROBERT.

Et la clarinette ?

MADAME CHASTENET, voyant entrer Gaston.

La voilà votre clarinette... monsieur Chalindrey...

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

Gaston entre par la gauche, premier plan, et choisit des livres parmi ceux qui sont sur le guéridon.

FERDINAND.

Vous cherchez quelque chose à lire ? Je vous recommande...

GASTON, l'interrompant.

Merci. Je prends des livres qui m'appartiennent pour les mettre dans ma malle.

ROBERT.

C'est vrai, il n'y a pas à compter sur vous, j'oubliais que vous partez.

FERDINAND, regardant les livres que Gaston a mis de côté.

Musset !... Lamartine !... Il en est encore à ces vieilles perruques !

MADAME CHASTENET.

Alors, c'est que monsieur Chalindrey est amoureux.

YVONNE et LUCIENNE.

De qui ? De qui ?

MADAME HOTTINBERGER, sévèrement.

Yvonne! Lucienne!

FERDINAND, bas à Gaston.

Moi, je me doute de qui.

GASTON.

De personne.

FERDINAND.

Pas même de madame Château-Laplante?

GASTON.

Vous rêvez, mon cher.

FERDINAND.

Et, comprenant qu'il n'y a rien à espérer, comme les camarades, du reste, vous, vous préférez la fuite au désespoir!... Eh! bien, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Quand on alimente une passion avec cette littérature-là, c'est qu'on croit que c'est arrivé, et c'est grave.

GASTON.

Vous voyez bien que non, puisque je m'en vais.

FERDINAND.

Comme le Cid.

Récitant.

Percé jusques au fond du cœur!...

GASTON.

Je vous engage à me blaguer avec Lamartine, vous qui en êtes à Corneille. (Remontant.) Je vous demande pardon, mais...

FERDINAND.

Faites donc, cher ami.

Gaston sort par la gauche premier plan, en emportant les livres.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins GASTON.

YVONNE.

Il n'est pas gai, ce garçon-là.

FERDINAND, mystérieusement.

Savez-vous pourquoi? C'est parce qu'il est triste.

YVONNE.

C'est idiot ce que vous dites là.

FERDINAND.

Non, c'est très profond, seulement les petites filles ne peuvent pas comprendre.

ROBERT.

Eh! bien, êtes-vous enfin disposé à...

LUCIENNE.

Nous sommes éreintés.

YVONNE.

Pour nous reposer, si nous faisions une partie de golf?

LUCIENNE, FERDINAND.

Oui, oui, une partie de golf.

ROBERT, découragé.

Oh! alors!

FERDINAND.

En êtes-vous, monsieur Chastenet?

CHASTENET.

Le golf? Qu'est-ce que c'est?

FERDINAND.

Un jeu où l'on s'envoie, avec un bâton, des balles dans les jambes.

CHASTENET, riant.

Dans les jambes? C'est un jeu de quilles, alors?

FERDINAND.

Ah! petit farceur! vous non plus vous ne manquez pas d'esprit.

MADAME CHASTENET, à Yvonne et à Lucienne.

Merci, je suis un peu fatiguée, je préfère me reposer.

FERDINAND, à Chastenet.

Eh bien, en êtes-vous?

LA BERGE, s'approchant, à Chastenet.

Je parie que M. Chastenet préférerait une partie d'échecs.

CHASTENET.

Oui, je préfère.

LA BERGE, se dirigeant à gauche, deuxième plan.

Allons donc par ici, il fera plus frais.

CHASTENET, à part.

Ce café m'a remonté, moi!

ROBERT, à tous les personnages.

Ne laissez pas vos instruments ici, au moins! Si monsieur ou madame Château-Laplante les voyaient ils se douteraient... Emportez-les!

Tous reprennent leurs instruments.

MADAME HOTTINBERGER, à Robert.

Vous en avez eu là une idée encombrante!

ROBERT.

Vous l'avez voulu quelque chose d'original. Nous répéterons encore une fois avant le dîner, hein?

TOUS.

Mais oui, mais oui.

On entend un chien aboyer.

VOIX D'ACHILLE, au dehors.

A bas les pattes, César, à bas les pattes!

FERDINAND.

Voilà le patron!

ROBERT.

Qu'est-ce que je vous disais?... Cachez les instruments, vite, vite!

TOUS.

Où ça?... Comment?

LA BERGE.

Dans la salle de billard, donnez!... Venez, monsieur Chastenet.

La Berge et Chastenet emportent les instruments et disparaissent dans la salle de billard aidés par les autres personnages qui, eux, demeurent en scène.

ROBERT.

Vite, vite donc!

ACHILLE, au dehors.

Sale bête, va!

On entend des cris de chien qu'on bat.

MADAME CHASTENET.

Quand il ne cause pas avec ses chevaux, c'est avec ses chiens.

ACHILLE, au dehors.

Berjot, attachez-moi cet animal-là. Couchez! Couchez!

ROBERT.

Et nous, n'ayons l'air de rien!

FERDINAND.

Faut-il sourire comme dans les pièces de Labiche?

YVONNE.

Soyez donc sérieux!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins CHASTENET, et LA BERGE. ACHILLE, puis BERJOT.

Achille paraît. Il est vêtu en campagnard. Costume de velours, chemise molle, cravate flottante, jambières et gros souliers de chasse. Il est décoré du Mérite Agricole. Il fume une pipe.

ACHILLE, entrant sans voir d'abord les autres personnages.

Quelle rosse que ce chien-là! (S'apercevant qu'il n'est pas seul.) Oh! pardon... je...

Il enlève sa pipe de sa bouche et la tient à la main.

MADAME HOTTINBERGER.

Il paraît, monsieur Château-Laplante, que vous venez d'avoir des mots avec César.

ACHILLE, descendant devant la table.

C'est jeune, ça a besoin d'être dressé.

Tous les autres personnages sont groupés à gauche.

LUCIENNE.

Ça doit être intéressant de dresser des animaux.

ACHILLE, tout en se versant un verre de café froid.

Les chiens, ce n'est rien, mais c'est les chevaux ! Quand ça n'a pas encore été monté, que ça arrive du paturage, plein de feu, à moitié sauvage ! Si ça vous amuse un jour, mesdames, de voir ça...

LUCIENNE, MADAME HOTTINBERGER, sans empressement.

Avec plaisir.

MADAME CHASTENET, et YVONNE, même jeu.

Mais certainement.

ACHILLE.

Heu ! heu ! Ça n'a pas l'air de vous enthousiasmer beaucoup ?

FERDINAND.

Généralement les dames préfèrent des distractions moins violentes.

ACHILLE.

Oui, la danse, le tennis, le piano, un tas de choses inutiles, quoi ! Vous avez raison, après tout, c'est de votre sexe.

FERDINAND, bas à sa voisine.

Il est délicieux.

MADAME CHASTENET, à Achille qui va fumer sa pipe et s'arrête.

Ne laissez pas éteindre votre pipe à cause de nous.

MADAME HOTTINBERGER.

Quand vous êtes entré nous allions sortir.

ROBERT.

Faire une partie de golf.

ACHILLE, répétant sans comprendre.

De golf ?

MADAME CHASTENET.

C'est un jeu que vous ne devez pas connaître, il rentre dans la catégorie des choses inutiles.

ACHILLE, riant.

Ça, madame Chastenet, c'est une pierre dans mon jardin... Si, si... ne vous gênez pas, allez, on peut me plaisanter, moi, j'entends très bien la plaisanterie.

FERDINAND.

L'avantage de vivre en face de la nature, ça élargit les idées.

ACHILLE.

Blaguez-moi aussi, vous; traitez-moi de paysan...

FERDINAND et LES AUTRES.

Oh! Oh!

ACHILLE.

Etes-vous assez Parisiens tout de même!

MADAME HOTTINBERGER.

Il faut bien qu'on soit de quelque part.

ACHILLE.

Mais pendant que vous vous amusez, si les paysans comme moi ne travaillaient pas, où trouveriez-vous des œufs pour faire les omelettes, du bœuf pour les beefsteacks, des pommes de terre pour mettre autour, la salade, les fruits, etc, etc... tout ça ne vient pas par la puissance du raisonnement.

ROBERT.

C'est vrai.

ACHILLE.

Mais oui, c'est vrai, et voilà pourquoi les Parisiens peuvent blaguer les campagnards, il y aura

toujours dans la journée deux moments où ils sont bien forcés de les apprécier : à l'heure du déjeuner et du dîner.

FERDINAND.

Mon cher ami, vous venez de parler comme saint Jean Chrysostome.

MADAME CHASTENET.

Mieux que cela, comme Parmentier! (Désignant la pipe que Achille tourne et retourne dans sa main et en souriant.) Vous voudriez bien la rallumer, hein? Nous vous laissons.

ACHILLE.

Je ne vous retiens pas... chez moi, liberté complète! C'est mon principe... de cette façon, au moins, personne n'est gêné.

FERDINAND, bas à son voisin.

Ce qui lui permet de ne se gêner pour personne.

BERJOT, paraissant au fond et s'arrêtant.

Oh! pardon!

ACHILLE.

Tu peux entrer, Berjot... C'est mon garde... pour des instructions...

YVONNE, à Berjot.

Entrez donc, monsieur Berjot.

Elle sort suivie de madame Hottinberger.

LUCIENNE.

Nous nous retirons.

Elle sort en causant avec Robert. — Berjot entre et se tient au fond. — Pendant la sortie des personnages, Achille a pris une allumette sur la table et allume sa pipe.

MADAME CHASTENET, regardant dans la salle de billard et à part.

La partie d'échecs est en train, parfait.

Elle rejoint Ferdinand.

FERDINAND, bas, à madame Chastenet tout en remontant.

Et dire que ce hérisson-là a trouvé une femme.

MADAME CHASTENET, bas.

C'est incompréhensible!

FERDINAND, bas.

Et à qui on ne connaît pas d'amant!

MADAME CHASTENET, bas.

C'est invraisemblable!

Ils sortent.

SCÈNE V

ACHILLE, BERJOT.

ACHILLE, humant l'air.

Ah! les sacrées femmes! quand ça a passé quelque part, on dirait un régiment de parfumeurs! Nous allons purifier l'air avec Joséphine... (A Berjot.) Maintenant, occupons-nous de nos affaires... La coupe des sapins de la Margotière est-elle terminée?

BERJOT.

Pas tout à fait, monsieur.

ACHILLE.

Qu'on s'arrange pour que ce soit fini demain, car jeudi, j'ai besoin de tout le monde pour la pêche de l'étang de Launay.

BERJOT.

Bien, monsieur.

ACHILLE.

Mon voisin, monsieur Duplan, s'est-il décidé à faire mettre du grillage autour de ses bois?

BERJOT.

Pas encore, monsieur.

ACHILLE.

Alors, ses lapins continuent à manger mes récoltes?

BERJOT.

Et ils ont un rude appétit.

ACHILLE.

Je vais lui écrire à ce particulier-là et une lettre qui ne sera pas piquée des hannetons... Et le vétérinaire?... Il n'est pas encore venu pour les moutons?

BERJOT.

On l'attend d'un moment à l'autre.

ACHILLE.

Je suis sûr qu'ils ont la clavelée, ces moutons-là!

BERJOT.

J'en ai peur.

ACHILLE.

Ah! bon Dieu! jamais tranquille, dans ce sacré métier!... La clavelée! Où ont-ils attrapé ça?... Du reste, il y a à la ferme un berger que je vais balancer... il ne pense qu'à courir les filles, ce garçon-là, et les gens amoureux ne sont plus bons à rien. (*Voyant que Berjot tourne sa casquette entre ses doigts en baissant la tête.*) Qu'est-ce que tu as?... Ah! c'est vrai, j'oubliais

que tu es pincé, toi aussi. Alors, c'est sérieux? Tu en tiens toujours pour la femme de chambre? Et tu veux l'épouser?

BERJOT.

Oui, monsieur.

ACHILLE, haussant les épaules.

Tu te trouves donc bien à plaindre d'être garçon? Dieu! que les hommes sont bêtes.

BERJOT.

C'est que monsieur n'a pas remarqué comme elle est jolie.

ACHILLE.

Ma foi non! En tout cas, ce n'est pas la femme qu'il te faut, mon brave Berjot... une Parisienne! tu es de la campagne, toi!

BERJOT, avec extase.

Elle a de si grands yeux! une si petite taille!

ACHILLE.

Raison de plus! Quand un homme comme toi veut prendre femme, Berjot, ce n'est pas la taille qu'il doit regarder, c'est les mains... et si elle a de bonnes mains bien grosses, bien rouges, ça prouve que c'est solide, alors tu peux y aller, c'est une travailleuse comme toi, une femme de ton monde, une campagnarde enfin!... Mais une Parisienne, mon pauvre garçon! tu te mésallies et tu ne te doutes pas de ce qui t'attend.

BERJOT.

Je me suis bien dit un peu tout ça, mais...

ACHILLE.

Mais ça ne t'a pas découragé?... Si elle te plaît

tant que ça, tu ne peux donc pas arranger cette affaire-là sans aller jusqu'au sacrement?

BERJOT.

J'ai bien essayé, mais elle aime mieux que je l'épouse.

ACHILLE.

Naturellement, si tu lui demandes son avis !... Enfin, ça te regarde, si tu tiens à tâter du mariage, va, mon garçon, tâte... tu en reviendras bien vite... comme les autres.

BERJOT.

Je vas toujours tâter.

ACHILLE, avec pitié.

Une Parisienne !... (A part.) Lui aussi ! (Haut.) Je vais écrire la lettre pour les lapins de M. Duplan, tu la feras porter.

BERJOT.

Bien, monsieur.

ACHILLE, s'asseyant dans le fauteuil et tout en se disposant à écrire, à part.

Oui, les hommes sont bêtes ! Ah ! si c'était à refaire !

SCÈNE VI

Les Mêmes, GILBERTE, puis ROSE.

Gilberte paraît de gauche, premier plan, et entre sans voir tout d'abord les autres personnages. Tout à coup, elle sent la fumée de tabac, cherche d'où cela peut venir et aperçoit son mari fumant. Elle a un geste qui signifie : « C'est charmant ! » Elle regarde par terre et aperçoit sur le tapis les traces des souliers. Elle murmure ce simple mot : « Délicieux ! » Puis elle sonne et attend l'entrée de Rose.

ROSE, entre par la droite, premier plan, et s'adressant à Achille.

Monsieur a sonné?

GILBERTE.

Non, Rose, c'est moi. Allez chercher un balai.

Rose sort. En entendant la voix de Gilberte, Achille s'est retourné, l'a regardée, puis s'est remis à sa lettre sans plus s'occuper de Gilberte qui attend que Rose revienne.

ACHILLE, donnant la lettre à Berjot.

Voilà. Et qu'on me prévienne dès que le vétérinaire sera arrivé.

BERJOT, prenant la lettre.

Bien, monsieur.

Il sort par le fond.

GILBERTE, à Rose qui rentre par la droite, premier plan, avec un petit balai, lui désignant le tapis.

Nettoyez cela.

ACHILLE, voyant Rose.

En voilà une heure pour faire le salon!

GILBERTE.

On choisit pour le nettoyer, l'heure qu'on a choisie pour le salir.

ACHILLE, haussant les épaules.

La prochaine fois je dirai à mon garde de mettre des souliers vernis.

GILBERTE.

Par la même occasion, tu pourrais peut-être aussi en acheter une paire pour toi.

ACHILLE, à part.

Et Berjot qui se trouve malheureux d'être garçon!

GILBERTE, à Rose.

C'est bien, Rose, merci.

Rose sort.

SCÈNE VII

ACHILLE, GILBERTE.

Gilberte remonte vers la porte et porte son mouchoir à sa bouche en toussant.

ACHILLE.

Tu es enrhumée ?

GILBERTE.

C'est un rhume qui va se passer dès que l'air sera renouvelé.

Elle ouvre la porte du fond.

ACHILLE.

Je comprends. Après mes souliers ma pipe... C'est que quand je suis entré ici, tout à l'heure, il y avait une sacrée odeur de musc, de patchouli, de je ne sais quoi!

GILBERTE.

Je ne peux cependant pas exiger de mes amies que, pour t'être agréable, elles se parfument à la nicotine.

ACHILLE, qui est allé à la cheminée débourrer sa pipe.

Sans compter que ce serait plus sain... Les plantes, c'est avec la nicotine qu'on les débarrasse d'un tas de petites bêtes...

GILBERTE.

Je t'en prie, mon ami, pas de cours d'agriculture.

ACHILLE, redescendant.

J'oublie toujours que ça ne t'intéresse pas. Enfin, comme dit le proverbe : « Chacun son goût. »

GILBERTE.

Il dit même : chacun son mauvais goût, pour ne pas humilier celui des autres.

ACHILLE, changeant de ton.

Au fait, est-ce qu'il n'y a pas encore quelqu'un à envoyer chercher à la gare aujourd'hui ?

GILBERTE.

Si... Hélène... Je viens de la ramener, elle est dans sa chambre en train de s'habiller.

ACHILLE, farceur.

S'habiller ? Elle est donc arrivée toute nue ?

GILBERTE.

Plaît-il ?

ACHILLE.

C'est vrai, chaque fois qu'on s'informe de ce que fait une femme, on est sûr de cette réponse : « Elle s'habille ! » S'habiller ! Et à la campagne !... Est-ce que je m'habille, moi ?

GILBERTE.

Pas assez. Quand nous sommes seuls, que tu ne fasses pas de frais pour moi... je suis ta femme, c'est tout naturel, mais en ce moment, où tu as des invités...

ACHILLE.

Ce ne sont pas les miens, ce sont les tiens, ne confonds pas.

GILBERTE.

C'est la même chose.

ACHILLE.

Pardon, toi, ça t'amuse d'avoir du monde, tu invites qui tu veux, ça te regarde, et je te laisse libre, mais c'est à la condition que tous ces gens-là ne me gênent pas. Je ne suis pas à la campagne pour m'amuser, moi.

GILBERTE.

Dis-toi bien que je te tiens compagnie.

ACHILLE.

J'ai une grosse affaire sur les bras, des fermiers à surveiller, un élevage de chevaux, des bestiaux à engraisser...

GILBERTE, entre ses dents.

Après vous, messieurs les engrais!

ACHILLE.

Quoi?

GILBERTE.

Rien.

ACHILLE.

Comme je le disais à tes amis, il n'y a qu'un instant, je suis un campagnard moi, un paysan et je m'en vante!

GILBERTE.

Tous les paysans ne sont pas forcément du Danube, et quand nous recevons des gens civilisés, tu pourrais bien, au moins...

ACHILLE, ricanant.

Me mettre en habit, n'est-ce pas? Si j'étais chez eux, je me soumettrais à leurs habitudes; ils sont chez moi, c'est à eux à se soumettre aux miennes. Et ce qui m'étonne, c'est que ce soit moi qui sois

obligé de leur rappeler le code du savoir-vivre. Ils devraient le connaître, cependant.

GILBERTE.

C'est peut-être qu'ils ne connaissent pas le même

ACHILLE.

Tant pis pour eux.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTONIN.

ANTONIN, paraissant par le fond et saluant.

Madame!

GILBERTE.

Monsieur Bois-Gibert, vous arrivez à propos.

Elle lui donne la main.

ANTONIN.

Qu'y a-t-il? (A Achille.) Bonjour, Achille, tu vas bien?

Gilberte, Antonin, Achille.

ACHILLE.

Très bien.

GILBERTE, à Antonin.

Si vous aviez des invités chez vous, les recevriez-vous dans cette tenue?

Elle désigne la tenue d'Achille.

ANTONIN, souriant.

Mon Dieu...

Il pose son chapeau et sa canne sur la table.

ACHILLE.

Si tu demandes l'avis d'Antonin, il te donnera

raison, parbleu! lui, c'est l'homme élégant, le type chic, le snob, comme vous dites.

ANTONIN, riant.

Moi?

ACHILLE.

Il a commencé tout petit. Je me rappelle, au Lycée, quand nous avions chacun vingt sous, moi je courais au bazar acheter des chevaux en carton, des bœufs, des moutons; lui, il se payait des cravates, des savons, de l'eau de Cologne, un tas de choses inutiles, quoi!

GILBERTE, à Antonin.

Voilà! Et au nom de ces inutilités, monsieur achète ses vêtements tout faits au « *Petit Louvre* » de Sens... voyez la coupe... il entre dans le salon avec des chaussures... admirez le vernis... et il préside à table en chemise de flanelle avec, autour du cou, un chiffon dénommé ambitieusement cravate et une coiffure dont la broussaille n'est égalée, sinon surpassée, que par celle de la barbe. (Présentant.) Monsieur Château-Laplante, mon mari, jugez l'article.

ACHILLE, goguenard.

Et il n'est nullement préparé!

GILBERTE.

Ah! non, par exemple!

ACHILLE, à Antonin.

Tout ça, mon ami, parce que je refuse de me mettre en habit.

ANTONIN.

Mets-toi en smoking.

ACHILLE, ricanant.

Smoking!... En anglais, vêtement de fumoir...

Mais je m'habillerais comme ça, qu'on ne me permettrait pas davantage d'allumer une pipe, alors à quoi bon ?

GILBERTE, à part.

Quel être !

SCÈNE IX

Les Mêmes, BERJOT.

BERJOT, entrant par le fond.

Monsieur, le vétérinaire est là.

ACHILLE.

Voilà qui est plus sérieux... Allons-y... Non, mais me voyez-vous en smoking pour aller soigner des bestiaux !... (A part.) Oh ! les femmes ! ah ! oui, si c'était à refaire !...

Il sort par le fond avec Berjot, en fermant la porte derrière lui.

SCÈNE X

GILBERTE, ANTONIN.

Un temps, ils attendent d'être bien seuls.

GILBERTE, qui s'est assise dans le fauteuil.

Tu m'aimes ?

ANTONIN.

Je t'adore.

GILBERTE.

Avec un mari comme le mien, si nous ne nous ai-

mions pas, tu sais, nous serions vraiment coupables.

ANTONIN.

Chérie!... Pourquoi ne t'ai-je pas vue après déjeuner à notre petit coin de parc habituel?

GILBERTE.

Ne m'en parle pas! J'ai dû aller à la gare au devant d'une amie.

ANTONIN.

Encore une invitée!

GILBERTE.

Non, madame Grisolles qui m'a télégraphié qu'elle avait absolument besoin de me parler.

ANTONIN, avec un peu d'humeur.

Une personne de plus dans la maison, qui nous gênera pour nous voir, pour causer...

GILBERTE.

Elle est venue sans son mari, elle ne restera pas longtemps.

ANTONIN.

C'est curieux, cette rage d'avoir toujours autour de toi un tas de gens!

GILBERTE.

C'est exprès, grosse bête! Si j'étais seule avec mon mari, sous quel prétexte plausible te recevrais-je tous les jours?

ANTONIN, penaud.

C'est vrai!

GILBERTE, l'imitant.

C'est vrai! (Gentiment.) Malin, va!

ANTONIN.

Ah! c'est une autre existence que j'avais rêvée pour nous deux.

GILBERTE.

Et moi donc !... En attendant mieux, arrangeons-nous un bonheur avec celle-ci.

ANTONIN.

Nous nous aimons entre deux portes! par raccrocs! par bribes! Jamais cinq minutes de tranquillité complète.

GILBERTE, câline.

Ah?... Nous n'étions pas tranquilles, hier, à Paris, dans notre petit nid de la rue La Fontaine ?

ANTONIN.

Oh! si! (Avec amour.) Hier!... Tu es bien rentrée?... Tu n'as pas eu d'ennuis?

Il vient s'asseoir sur le tabouret.

GILBERTE.

J'ai failli manquer le train!

ANTONIN.

Non?

GILBERTE.

C'est bien de ta faute! Tu sais, je ne veux plus que tu m'aides à me rhabiller... Ah! non, à mesure que tu accroches une agrafe, tu en défais deux... C'est un système qui peut avoir du bon quand on se déshabille, mais quand on a un train à prendre!

ANTONIN.

Quel jour retournons-nous à Paris ?

GILBERTE.

Ah! ça!.. Il faut que je pioche un prétexte.

ANTONIN.

Ta couturière.

GILBERTE.

Je suis censée y être allée hier... Ah ! à propos de couturière, as-tu encore des enveloppes ?

Elle se lève.

ANTONIN, se levant.

En ce moment, je n'ai pas à t'écrire.

GILBERTE.

On ne sait jamais, tu peux être obligé de t'absenter tout d'un coup... je vais t'en redonner une provision... (Elle est allée chercher des enveloppes dans un secrétaire à gauche.) Tiens, avec ceci, tu peux m'écrire sans crainte, jamais un mari n'osera ouvrir une enveloppe qui affiche ces mots redoutables : *Félicie, Robes et Manteaux*, il aurait trop peur de trouver dedans une note à payer. Et qui est-ce qui a eu cette idée-là ?

ANTONIN.

Je t'admire, tu penses à tout.

GILBERTE.

Il le faut bien, avec toi, qui es d'une inconséquence, d'une maladresse.

ANTONIN.

Moi ?

GILBERTE.

Veux-tu une preuve ? Tu es le seul homme ici qui ne me fasse pas la cour... Tu crois que c'est malin, ça... ? On finira par dire : « S'il ne lui fait pas la cour, c'est que c'est son amant. » Dame !

ANTONIN.

Ah ! Ils sont bien assez sans moi à te faire la cour ! Quand je les vois tourner autour de toi, que j'entends ce qu'ils te disent !.. C'est plus fort que moi... ma jalousie s'éveille !

GILBERTE.

Je ne te la reproche pas ; au fond, elle me flatte... mais cache-la au moins... ne la montre pas...

ANTONIN.

Tiens ! il y a des moments où j'ai envie de les battre tous, tous... et toi avec !

GILBERTE, ravie, allant se rasseoir dans le fauteuil.

Moi aussi ? Vrai ? Ah ! bats-moi, dis ? on prétend que c'est si agréable !

ANTONIN, protestant en riant.

Oh ! voyons !

Antonin, Gilberte.

GILBERTE.

Si ! Si ! Tiens, la prochaine fois que nous irons rue La Fontaine, tu me battras, et si c'est aussi bon qu'on le dit... on recommencera.

ANTONIN, riant.

C'est entendu, je te battrai, mais quand rue La Fontaine ?

GILBERTE.

La semaine prochaine... je m'arrangerai... il y a longtemps que je n'ai été faire un tour au Louvre ou au Bon Marché.

ANTONIN, retournant s'asseoir sur le tabouret.

Heureusement encore que nous avons la ressource des Grands Magasins.

GILBERTE.

Les Grands Magasins ? c'est la planche de salut des malheureuses de province qui, comme moi, n'ont pas beaucoup de relations à Paris ! Et c'est si commode ! On pointe sa commande en chemin de fer sur

un catalogue qu'on remet, en arrivant, à une caisse du magasin avec son adresse : à expédier contre remboursement... Ça vous prend juste cinq minutes et on a toute sa journée à soi. Sans compter que si on rencontre quelqu'un de connaissance, on entre par une porte...

ANTONIN.

On sort par une autre...

GILBERTE.

Et le tour est joué! Au fond, tu sais d'où vient le succès de ces magasins-là? du nombre de leurs portes! et c'est si vrai que, dès qu'on en perce une nouvelle, le chiffre des affaires augmente car, pendant huit jours, toutes les femmes viennent acheter quelque chose, pour se familiariser avec la nouvelle sortie.

ANTONIN, riant.

C'est bien possible, vous êtes toutes si roublardes!

GILBERTE.

Je te conseille de t'en plaindre, toi!

ANTONIN.

Ce dont je me plains, c'est que ne t'ayant pas vue dans le parc, je ne t'aurai pas embrassée aujourd'hui.

GILBERTE.

Eh! bien, embrasse-moi.

ANTONIN.

Ici?.. Avec les portes ouvertes à tout venant, tu n'y penses pas.

GILBERTE.

Jette un coup d'œil au dehors, pour voir si personne ne vient par ici... va... va...

Antonin remonte. Pendant ce temps, Gilberte, sans être vue de lui, se lève vivement et va s'asseoir sur le petit canapé entouré par le paravent.

ANTONIN.

Personne. (Redescendant vivement vers le fauteuil et ne voyant plus Gilberte.) Eh bien ?

GILBERTE, passant la tête hors du paravent.

Coucou !.. Viens ! viens vite ! (Antonin fait le tour du paravent et vient s'installer rapidement auprès d'elle.) Encore une idée à moi, ce paravent ; Louis XIV avait son « en-cas » moi, j'ai voulu avoir le mien.

ANTONIN, tendre.

Toi, je t'adore.

GILBERTE, de même.

Autant qu'hier ?

ANTONIN.

Plus. (Il l'enlace.) Ma Gilberte !

GILBERTE.

Tu peux faire des gestes, mais ne parle pas trop haut, à cause des passants.

ANTONIN.

Je...

SCÈNE XI

Les Mêmes, MADAME CHASTENET,
puis LA BERGE.

MADAME CHASTENET, entrant par le fond, à part.

Il ne vient pas !

GILBERTE, prêtant l'oreille.

Attention ! Quelqu'un !

ANTONIN, bas.

Sapristi !

GILBERTE.

Chut ! ne bougeons pas.

Ils restent dissimulés derrière le paravent et ils écoutent.

MADAME CHASTENET.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Elle regarde du côté du billard.

GILBERTE, bas, écoutant.

On dirait la voix de madame Chastenet... avec qui cause-t-elle ?

MADAME CHASTENET, regardant par la porte de gauche, deuxième plan, et très étonnée.

Comment ? mon mari ne dort pas ! Si Henri regardait par ici, au moins !

ANTONIN, bas à Gilberte.

Elle parle toute seule.

MADAME CHASTENET, toussant vers la salle de billard.

Hum ! Hum !

GILBERTE, bas à Antonin.

Elle tousse ?.. Elle ne va pas tarder à causer avec quelqu'un.

ANTONIN.

Ça peut devenir gênant.

GILBERTE.

Tout dépendra de ce qu'ils diront.

LA BERGE, entrant par la gauche, deuxième plan, et parlant au dehors.

Je reviens tout de suite... je vais chercher un cigare.

GILBERTE.

C'est monsieur La Berge. Tiens, tiens, tiens !

MADAME CHASTENET, à La Berge.

Eh bien ?

LA BERGE.

Je n'y comprends rien. Jamais je ne l'ai vu aussi éveillé.

MADAME CHASTENET.

Est-ce qu'il aurait pris du café, malgré ma défense?

GILBERTE, pouffant.

Elle lui défend le café ? Oh ! que c'est drôle!

MADAME CHASTENET.

Tâchez de trouver un prétexte pour le lâcher, je m'ennuie toute seule sous mon cèdre.

LA BERGE.

J'ai une idée, je vais fermer la fenêtre, ça donnera une chaleur qui finira peut-être par l'endormir.

MADAME CHASTENET.

C'est ça... et fumez beaucoup... pour l'étourdir.

ANTONIN, bas riant.

C'est presque un assassinat !

LA BERGE.

A tout à l'heure... Toujours sous le cèdre ?

MADAME CHASTENET.

Oui.

GILBERTE, bas.

Ils sont très convenables.

MADAME CHASTENET, à La Berge.

Tu m'aimes ?

GILBERTE, bas.

Aïe !

LA BERGE.

Si je t'aime !

Ils s'embrassent. Antonin embrasse aussi Gilberte.

VOIX DE CHASTENET, au dehors.

La Berge ! C'est à vous de jouer.

LA BERGE, criant.

Voilà ! voilà !.. (A part.) Ah ! les maris !

Il entre vivement à gauche, deuxième plan.

MADAME CHASTENET.

Jamais tranquilles !

Elle sort par le fond.

SCÈNE XII

ANTONIN, GILBERTE.

GILBERTE, se levant.

Encore une qui est comme moi, elle court après le bonheur !

ANTONIN, se levant.

Toi, si tu voulais l'avoir, ce serait si facile et si simple !

GILBERTE.

Tu me répètes toujours la même chose, mon chéri, mais enfin, on ne divorce pas ainsi du jour au lendemain. Ce n'est pas le désir qui me manque, tu le sais bien, c'est le moyen, le prétexte et mon mari ne m'en fournit aucun... Il fume sa pipe dans mon salon, c'est vrai, et il refuse de mettre un smoking

pour dîner, mais raisonnablement, on ne peut pas espérer obtenir le divorce contre un homme, sous prétexte qu'il porte des chemises de flanelle et qu'il préfère le caporal aux cigares russes... Ce sont des raisons sentimentales et non pas des griefs !.. Ah ! s'il m'en offrait un !.. Un bon !

Elle sourit.

ANTONIN.

Pourquoi ris-tu ?

GILBERTE.

Parce que j'avais essayé d'en faire naître un.

ANTONIN.

Ah !

GILBERTE.

Figure-toi... non, je ne peux pas te raconter ça.

ANTONIN.

Pourquoi ?

GILBERTE.

Non, je ne peux pas, c'est trop raide !

ANTONIN.

Entre nous.

Antonin, Gilberte.

GILBERTE, se décidant.

Après tout, l'idée n'est pas de moi, je l'avais trouvée dans Balzac... Tu te rappelles la femme de chambre que j'avais avant celle-ci ?

ANTONIN.

Oui, elle était assez laide.

GILBERTE.

Justement, je l'avais remplacée par Rose, qui est jolie, elle.

ANTONIN.

Très jolie.

GILBERTE.

Tu l'as remarquée? Eh bien, j'espérais que mon mari lui aussi, la remarquerait et qu'il en deviendrait amoureux.

ANTONIN.

Non?... Ah! oui, c'est raide!... Et alors?

GILBERTE, riant.

Alors?... C'est son garde qui l'épouse, dans quinze jours! Crois-tu que ce n'est pas de chance.

Tout en causant, ils sont revenus s'asseoir sur le petit canapé entouré par le paravent.

VOIX DE FERDINAND, au dehors.

Attendez-moi, je vais en demander d'autres. (Entrant par le fond et appelant.) Madame Château-Laplante.

GILBERTE, bas.

On m'appelle! (Retenant Antonin qui veut sortir du paravent.) Ne bouge pas!... Laisse-moi sortir d'abord.

FERDINAND, ne voyant ni Gilberte, ni Antonin.

Personne! C'est inouï! Il faut absolument que nous invitions les maîtres de la maison à venir passer quelques jours avec nous. Je vais sonner.

Il se dirige vers la sonnette de droite.

GILBERTE, qui l'observait dit rapidement à Antonin.

Toi, reste là et dors... dors!

Puis elle va vers la porte de gauche, premier plan, l'entr'ouvre, la referme bruyamment, et elle s'avance en scène en chantonnant comme si elle venait d'entrer.

FERDINAND, se retournant.

Ah! madame Château-Laplante!

GILBERTE.

Vous me cherchiez?

FERDINAND.

Depuis plusieurs jours.

GILBERTE.

Ça, c'est méchant.

FERDINAND.

Cela prouve que je m'ennuyais de ne pas vous voir.

GILBERTE.

Où êtes-vous donc passés tous? Qu'est-ce que vous faites?

FERDINAND.

Nous jouons au golf et mademoiselle Yvonne a déjà envoyé trois balles dans la rivière; vous n'en auriez pas d'autres à nous donner?

GILBERTE.

Si, si, je vais vous en chercher.

FERDINAND.

Ne prenez pas cette peine, dites-moi où elles sont.

GILBERTE.

Vous ne trouveriez pas, elles sont dans un cabinet noir.

FERDINAND.

Noir? Je n'hésite plus, je vais avec vous.

GILBERTE.

Bien, nous allons prendre deux lumières.

FERDINAND, *étonné.*

Pourquoi deux?

GILBERTE.

Pour vous prier d'en tenir une dans chaque main.

FERDINAND.

Vous me mettez des menottes, quoi! Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec vous, vous plaisantez immédiatement.

GILBERTE.

Dès qu'on plaisante, ça me rend sérieuse.

FERDINAND.

Ce n'est pas naturel d'être Lucrèce à ce point-là! A qui diable pouvez-vous être aussi fidèle?

GILBERTE.

A mon mari d'abord.

FERDINAND.

Et ensuite?

GILBERTE, avec une révérence.

A moi!... Vous venez chercher les balles?

FERDINAND.

Merci, je ne me sens pas de dispositions pour tenir la bougie.

GILBERTE.

Et comme je ne suis pas disposée à l'éteindre... je vais seule. (A part gagnant la gauche.) Délivrons ce pauvre Antonin. (Elle passe devant le paravent et feignant d'apercevoir Antonin, elle pousse un petit cri de surprise.) Ah!

FERDINAND.

Quoi?

GILBERTE.

Chut!... (Elle lui fait signe de venir.) doucement... doucement...

Elle lui montre Antonin endormi.

FERDINAND.

Bois-Gibert!... Il dort!...

GILBERTE.

Ne le réveillez pas!... Chut!...

Elle se dirige vers la porte de gauche, premier plan, sur la pointe des pieds.

ANTONIN, qui a suivi le jeu de scène, à part.

C'est admirable le sang-froid des femmes!

GILBERTE, à part.

Maintenant, il peut se réveiller.

Elle sort en fermant bruyamment la porte derrière elle. Au bruit, Antonin feint de se réveiller.

SCÈNE XIII

ANTONIN, FERDINAND.

FERDINAND.

Ça va mieux?

ANTONIN.

Est-ce que je dormais?

FERDINAND.

Devant témoins... Madame Château-Laplante et moi.

ANTONIN.

Ah! madame Château-Laplante était là?

Il se lève.

FERDINAND.

Oui, et si vous êtes amoureux d'elle, ce n'est pas la peine d'insister. Une femme qui a vu un homme dormir, c'est fini, il est jugé.

ANTONIN, lui serrant la main.

Merci du conseil, mais comme je ne suis pas amoureux de madame Château-Laplante...

FERDINAND.

Vous êtes une exception... Quelle femme, mon cher!

ANTONIN.

C'est vous qui en êtes amoureux.

FERDINAND, le prenant par le bras et se promenant de long en large.

Et ce qu'il y a de plus particulièment aguichant dans cette femme-là, c'est qu'on ne lui connaît pas d'amant.

ANTONIN.

Il me semble que ça devrait vous décourager.

FERDINAND.

Au contraire! Devenir l'amant d'une femme qui en a déjà eu plusieurs avant vous, ça n'a rien d'excitant, ni de flatteur, mais être le premier! le premier! Voilà qui vous monte l'imagination.

ANTONIN, lui lâchant le bras.

S'il vous faut des primeurs, mariez-vous.

FERDINAND.

Avec mademoiselle Yvonne Hottinberger, n'est-ce pas?

ANTONIN.

Elle est charmante... famille très cotée. Son père a fait à la Bourse une fortune presque honorable.

FERDINAND.

Si elle est si charmante que ça, pourquoi ne l'épousez-vous pas, vous?

ANTONIN.

Ce n'est pas mon type... je la trouve trop maigre.

FERDINAND.

Elle ? Vous l'avez mal regardée, c'est une fausse maigre.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, YVONNE, GILBERTE.

YVONNE, entrant par le fond avec sa canne de golf.

Eh bien, ces balles ?

FERDINAND, bas à Antonin.

Vous allez voir que c'est une fausse maigre.

Ferdinand, Yvonne, Antonin.

ANTONIN, saluant.

Mademoiselle...

YVONNE.

Ah ! monsieur Bois-Gibert !

FERDINAND, à Yvonne.

Yvonne, tiens-toi droite ! (Yvonne se redresse instinctivement. Ferdinand à Antonin.) Regardez.

YVONNE, à Ferdinand.

Quelle est cette nouvelle plaisanterie ?

FERDINAND, à Antonin.

Que me disiez-vous donc que mademoiselle était bossue ?

ANTONIN, se défendant.

Moi ?

YVONNE, *furieuse, à Ferdinand.*

Si vous continuez à me taquiner ainsi, je vais me fâcher, à la fin.

Elle le poursuit en cherchant à lui donner des coups de canne.

GILBERTE, *entrant par la gauche, premier plan, et tenant les balles.*

Voici. (*A ce moment Ferdinand se heurte contre Gilberte qui recule en lâchant les balles.*) Quoi? Ils se battent?

ANTONIN.

Non, ils flirtent!

Ferdinand court après les balles.

YVONNE.

Oh! madame! Il est insupportable!

FERDINAND.

Si on peut dire! (*A Gilberte.*) Jugez vous-même... (*Se mettant à genoux devant Yvonne en tenant deux balles à la main.*) Mademoiselle Yvonne, Pâris n'avait offert qu'une pomme à la belle Hélène, (*Lui tendant les balles.*) moi, je lui en offre deux.

GILBERTE.

Ah! ça, c'est gentil!

YVONNE, *radoucie.*

C'est mieux.

FERDINAND.

Nous retournons au jeu?

YVONNE.

Au premier arrivé! (*Comptant.*) Une! deux!...

FERDINAND.

Yvonne, tiens-toi droite!

YVONNE.

Ah! flûte! vous m'ennuyez!

Elle sort en boudant.

GILBERTE.

Vous la tutoyez?

FERDINAND.

Non, je remplace sa mère.

(Il se dispose à suivre Yvonne, lorsque Hélène paraît par la droite, premier plan. Ferdinand s'arrête.

SCÈNE XV

GILBERTE, ANTONIN, FERDINAND, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Me voici un peu plus présentable.

GILBERTE.

Hélène!

ANTONIN, saluant.

Madame.

HÉLÈNE.

M. Bois-Gibert... (A Ferdinand qui est redescendu.) M. Labroquère.

Elle leur donne la main.

GILBERTE.

Te voilà en pays de connaissance.

ANTONIN.

M. Grisolles va bien?

HÉLÈNE.

Très bien. Je l'ai laissé à Paris.

FERDINAND, blagueur.

Pas possible! vous êtes venue seule! sans lui! Oh! le temps va changer.

Gilberte, Ferdinand, Hélène, Antonin.

GILBERTE.

Je vous prie de ne pas vous moquer d'Hélène, parce qu'elle adore son mari.

HÉLÈNE, souriant.

Laisse donc.

GILBERTE.

Ce qui ne l'empêche pas d'être une femme charmante.

FERDINAND.

Adorable, délicieuse, c'est bien pourquoi je lui reproche de réserver au profit exclusif d'un seul homme des charmes dont elle prive ainsi les autres.

GILBERTE.

Hélène et moi, nous avons à causer, allez-vous en... Emmenez-le, monsieur Bois-Gibert.

FERDINAND.

C'est moi qui l'emmène, nous avons besoin de lui.

ANTONIN, qui a pris son chapeau sur la table.

De moi?

FERDINAND.

Oui... (A Gilberte.) Nous vous laissons. (En remontant avec Antonin.) Dites donc, savez-vous jouer du piston?

ANTONIN, surpris.

Du piston? pas du tout.

FERDINAND.

Ça ne fait rien... Voici de quoi il s'agit... nous organisons...

Ils sortent par le fond en causant.

SCÈNE XVI

GILBERTE, HÉLÈNE.

GILBERTE.

Enfin! nous allons donc pouvoir causer! (Hélène s'assied dans le fauteuil, Gilberte sur le tabouret.) En venant de la gare, il n'y fallait pas songer. Avec cette mode maintenant de mettre le cocher dans la voiture, on ne peut plus rien se dire... A présent que nous sommes seules, explique-moi l'objet de cette visite inattendue, car tu ne me gâtes pas, soit dit avec reproche.

HÉLÈNE.

Je suis très prise, tu le sais, avec mon mari, mes enfants.

GILBERTE.

C'est juste! Tu as des enfants, toi!... Tu passes la journée avec moi, tu restes dîner?

HÉLÈNE.

J'ai promis à mon mari de rentrer.

GILBERTE, souriant.

Et tu aurais peur d'être battue!... Toujours heureuse?

HÉLÈNE.

Toujours.

GILBERTE.

Tant mieux! Eh bien, voyons qu'y a-t-il, ma chérie? Tu as un service à me demander?

HÉLÈNE.

Non, à te rendre... Tu es allée à Paris, hier?

GILBERTE.

Un tas de courses, chez ma couturière, au Louvre, au Bon Marché.

HÉLÈNE.

Et à Auteuil.

GILBERTE, un peu surprise, la regardant.

A Auteuil?

HÉLÈNE.

Tu n'es pas allée à Auteuil, hier, rue la Fontaine, 45?

GILBERTE.

Moi, à Auteuil? je n'y connais personne.

HÉLÈNE.

Tu es bien sûre?

GILBERTE.

Mais oui.

HÉLÈNE, la regardant, puis.

Ah!... alors puisque je me suis trompée, je n'ai plus rien à faire ici, je repars.

Elle se lève.

GILBERTE, la retenant.

De quoi s'agit-il?

HÉLÈNE.

D'une chose assez grave, mais puisque ce n'est pas toi.

GILBERTE.

Dis toujours.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas toi.

GILBERTE.

Non, mais je suis si curieuse.

HÉLÈNE.

Je te répète...

GILBERTE, *la faisant rasseoir.*

Oh ! non, tu ne t'en iras pas avant de m'avoir dit... Au fait, qu'allais-tu faire à Auteuil, toi, hier ?

HÉLÈNE.

Une visite à madame Dumercy.

GILBERTE.

Mais elle demeure Boulevard Haussmann.

HÉLÈNE.

Depuis quinze jours elle habite rue la Fontaine, juste en face du numéro 45, et hier, vers quatre heures et demie, nous étions, elle et moi, sur son balcon, regardant dans la rue, lorsque tout à coup, je t'ai vue sortir...

GILBERTE, *à part.*

Aïe !

HÉLÈNE.

Ou plutôt j'ai cru te voir sortir.

GILBERTE, *étourdiment.*

Et elle ? Elle m'a vue aussi ?... (*Elle s'arrête et sous le regard d'Hélène elle prend son parti.*) Eh bien, oui, là, c'était moi.

HÉLÈNE, *lui prenant les mains.*

Je t'avais bien reconnue. (*Avec tristesse.*) Toi, Gilberte, toi !

GILBERTE.

Ne t'attendris pas, continue ; elle m'a vue, tu dis, et alors ?

HÉLÈNE.

Alors, tu l'entends d'ici : « Mais c'est madame Château-Laplante !... On dirait qu'elle se cache... Et cette voilette épaisse ?... C'est clair, ma chère, elle sort de chez son amant !... »

GILBERTE.

La sale bête !

HÉLÈNE.

Naturellement je lui ai soutenu qu'elle faisait erreur, que tu étais plus grande, plus blonde...

GILBERTE, lui serrant les mains.

Merci !... Bref ?...

HÉLÈNE.

Bref, j'ai fini par la convaincre, ou du moins, je l'espère.

GILBERTE, réfléchissant.

En somme, elle n'a pas de certitude, elle doute encore, ça me suffit, je sais ce qu'il me reste à faire.

HÉLÈNE.

Tu vas rompre, j'espère ?

GILBERTE, vivement.

Oh ! non, nous allons déménager.

HÉLÈNE.

Gilberte !...

GILBERTE, l'interrompant et très affectueuse.

Ecoute, ma petite Hélène, tu es une amie délicieuse, exquise, et je t'aime bien, mais il est complètement inutile de me donner des conseils, je ne les suivrai pas.

HÉLÈNE, désolée.

Tu en es arrivé là, toi ?

GILBERTE.

Que veux-tu ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'était fatal ! Je suis comme toutes les femmes... comme toi... j'ai besoin d'être heureuse, moi aussi.

HÉLÈNE.

Alors, ton mari ?

GILBERTE.

Mon mari? C'est un être charmant mon mari, empressé, attentionné... pour ses bestiaux !... Ajoute à cela agronome distingué, onze récompenses aux divers concours régionaux et chevalier du Mérite... on ne peut plus agricole... Ah ! la brute !

HÉLÈNE.

Gilberte !

GILBERTE.

Ah ! quand je me suis mariée, je ne me faisais pas d'illusions exagérées sur monsieur Château-Laplante, je le jugeais tel à peu près qu'il était, assez bel homme, montant bien à cheval, adroit, de la volonté, de l'énergie ; avec cela, dame, un peu fruste, une conversation de centaure, de petites facéties de sanglier... en somme plutôt gros que grossier.

HÉLÈNE.

Oui, les qualités et les défauts de l'homme habitué à vivre seul à la campagne.

GILBERTE.

Voilà ! mais je me disais : « Dès qu'il y aura une femme dans la maison, tout cela va se modifier » ... J'avoue même que j'éprouvais d'avance une certaine petite vanité à la pensée de réussir à décrasser, à transformer cet être-là. Ah ! bien oui ! ah ! bien oui ! autant demander à la Seine de remonter son cours !

Oh! j'ai lutté longtemps, vaillamment, et puis un jour, découragée, lasse, à bout de forces, ma foi!...

Elle fait le geste avec la main.

HÉLÈNE.

Tu as pris... un amant?

GILBERTE.

Parfaitement.

HÉLÈNE.

Un amant! Toi!

GILBERTE.

Eh bien, quoi? Un amant! D'abord toutes les femmes en ont un.

HÉLÈNE.

Toutes? pas moi!

GILBERTE.

Toi comme les autres. Seulement toi tu as eu cette chance de rencontrer ton amant dans ton mari, alors tu n'as eu besoin que d'être deux dans ton ménage pour y trouver le bonheur... Mais celles qui, comme moi, n'arrivent pas à être heureuses à deux, que veux-tu? elles sont bien obligées de se mettre trois.

HÉLÈNE.

Ma pauvre chérie!... Es-tu heureuse, au moins?

GILBERTE.

Autant qu'on peut l'être quand on ne peut pas l'être entièrement!... Le bonheur complet serait de ne jamais se quitter. Ah! si j'étais libre!

HÉLÈNE.

Il t'épouserait?

GILBERTE.

Il me le répète tous les jours. Mais ne parlons pas de ce rêve et laisse-moi te remercier de ton amitié.

HÉLÈNE.

Je t'en supplie, pas d'imprudence, je suis déjà si inquiète de cette histoire d'hier, rue La Fontaine... Vois-tu que madame Dumercy t'ait reconnue!

GILBERTE.

Elle est encore plus rosse que madame Chastenet.

HÉLÈNE.

Tu avais raison, vous feriez peut-être mieux de déménager.

GILBERTE.

C'est assommant ! c'était si gentiment arrangé là-bas!... Et puis où aller ?... Tu n'as pas idée comme le choix d'un quartier est délicat dans ces situations-là! Il y a deux écoles tout à fait contraires... Celle dn quartier désert et celle du quartier fréquenté. De quelle école es-tu, toi?

HÉLÈNE.

Moi?

GILBERTE, riant.

Tu es de la troisième école, toi, tu restes à domicile.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME CHASTENET, MADAME HOTTINBERGER, YVONNE, LUCIENNE, FERDINAND, puis GASTON, puis CHASTENET.

MADAME CHASTENET, entrant et sans voir les autres personnages.

Il ne vient pas, qu'est-ce qu'il fait?

Elle va vers la porte de gauche, deuxième plan.

GILBERTE, voyant entrer madame Chastenet, bas à Hélène, se levant.

Madame Chastenet? Je vais lui demander son avis.

HÉLÈNE, bas.

Prends garde, si elle allait se douter...

GILBRTE, taquine.

Je dirai que c'est pour toi.

HÉLÈNE, sursautant.

Hein?

GILBERTE, souriant.

N'aie donc pas peur.

GILBERTE, appelant.

Madame Chastenet!

MADAME CHASTENET.

Chère amie? (Apercevant Hélène.) Madame Grisolles.

Elle lui serre la main.

HÉLÈNE.

Chère madame...

GILBERTE, à madame Chastenet.

Dites-moi... vous avez un amant...

MADAME CHASTENET, surprise.

Qui vous a dit ça?

GILBERTE, souriant.

C'est une supposition.

MADAME CHASTENET, rassurée.

Ah! bon!

GILBERTE.

Eh bien, dans quel quartier?...

MADAME HOTTINBERGER, paraissant et parlant au dehors.

Venez, venez, vous avez assez joué !

GILBERTE, l'apercevant, à madame Chastenet.

Attendez !... Deux avis valent mieux qu'un... (Appelant.) Madame Hottinberger !

MADAME HOTTINBERGER.

Quoi?... (Apercevant Hélène.) Tiens !...

Elle veut aller à elle.

GILBERTE, la retenant.

Répondez-moi d'abord... Vous avez un amant...

MADAME HOTTINBERGER, naïvement.

Moi ? j'ai rompu !... (Se reprenant.) Je veux dire...

Gilberte, madame Hottinberger, madame Chastenet, Hélène.

GILBERTE, souriant et achevant.

Que si vous en aviez un, vous auriez rompu...

MADAME HOTTINBERGER.

Voilà !

GILBERTE.

Eh ! bien, je suppose que vous ayez un amant...

Yvonne et Lucienne paraissent au fond, suivies de Ferdinand qui porte les cannes du jeu de golf et les balles qu'il va déposer à droite.

MADAME HOTTINBERGER, bas.

Attention, mes filles... Elles sont encore si innocentes... elles sortent des Oiseaux.

GILBERTE, allant à Yvonne et Lucienne.

Tenez, mesdemoiselles, asseyez-vous et regardez « l'*Illustration* ».

YVONNE.

Oui, madame.

Elles s'assoient près de la table et regardent le journal.

GILBERTE, à madame Hottinberger en redescendant.

Les voilà rentrées au couvent.

MADAME HOTTINBERGER.

Vous disiez donc ?

GILBERTE, à madame Hottinberger et à madame Chastenet en baissant un peu la voix à cause des jeunes filles et gagnant la gauche.

Nous causions, Hélène et moi, des femmes mariées qui ont un amant...

FERDINAND, qui est redescendu.

Il y en a donc ?

Ferdinand, madame Hottinberger, madame Chastenet, Hélène, Gilberte, Yvonne, Lucienne.

GILBERTE.

Oui... mais pas ici... et nous nous demandions où il était moins dangereux pour elles de se rencontrer avec lui : dans le centre de Paris ou dans un quartier éloigné ?

MADAME HOTTINBERGER, vivement.

Il n'y a pas à hésiter, quartier éloigné.

MADAME CHASTENET.

Ah ! non, dans le centre !

GILBERTE, riant, à Hélène.

Tu vois, les deux écoles.

MADAME HOTTINBERGER.

Passy... Neuilly...

MADAME CHASTENET.

Neuilly! Si votre mari vous rencontre à Neuilly, comment lui expliquerez-vous votre présence dans ce quartier perdu? (A Gilberte.) Non, ma chère, rue de la Paix, croyez-moi!

MADAME HOTTINBERGER.

Pour heurter des connaissances à chaque pas?

MADAME CHASTENET.

Oui, mais là au moins, si on vous voit sortir de quelque part, vous venez de chez votre modiste.

Tous les quatre parlent ensemble.

MADAME HOTTINBERGER, ricanant.

Rue de la Paix, ah! ah!

MADAME CHASTENET, ricanant.

Neuilly!... pourquoi pas la province?

GILBERTE.

Il y a du pour et du contre.

HÉLÈNE.

Le mieux serait de ne pas avoir d'amant.

FERDINAND, à part, riant.

Elles vont se battre!.. (Haut.) Mesdames... mesdames... vous avez un moyen bien simple de trancher le désaccord, c'est de voter.

TOUTES, sauf Yvonne et Lucienne.

Oui, oui!

FERDINAND.

Voyons! celles qui sont pour le quartier éloigné, levez la main! (Gilberte et madame Hottinberger lèvent la main.) Deux! (Regardant Hélène et madame Chastenet.) Contre deux, égalité.

GILBERTE.

Pardon, il peut y avoir des abstentions.

FERDINAND.

C'est juste. Celles qui sont pour la rue de la Paix, levez la main.

Madame Chastenet lève la main, Hélène s'abstient mais Yvonne et Lucienne lèvent la main, sans être vues des autres personnages.

MADAME HOTTINBERGER, à madame Chastenet.

Vous êtes battue! j'en étais sûre.

FERDINAND, voyant les jeunes filles, à droite, la main levée.

Pardon, pardon! La majorité est pour la rue de la Paix!

GILBERTE, désignant madame Chastenet.

Elle n'a qu'une voix!

FERDINAND.

Trois!

TOUTES, sauf Yvonne et Lucienne.

Trois?

Elles se regardent entre elles.

FERDINAND, comptant en désignant madame Chastenet.

Une... (Puis Yvonne, Lucienne.) Deux! trois!

Tout le monde se retourne.

GILBERTE, riant.

Elles ont voté!

MADAME HOTTINBERGER, atterrée.

Oh!.. (Allant à elles.) Sortez!.. Sortez tout de suite!.. Petites malheureuses!..

Elle sort par le fond entraînant ses filles.

FERDINAND, riant.

Oh! je tiens à voir la suite! (Il sort en courant et bouscule Gaston qui paraît au fond.) Pardon!

GASTON.

Que se passe-t-il donc ?

FERDINAND.

C'est la sortie d'une réunion électorale !

Il disparaît.

MADAME CHASTENET, à part allant vers le billard et au moment d'entrer, se trouvant nez à nez avec Chastenet qui sort.

Toi ? Et M. La Berge ?

CHASTENET.

Chut !.. Il dort !

MADAME CHASTENET, stupéfaite.

Lui ? (A part.) Oh ! c'est trop fort !

Elle sort furieuse.

CHASTENET, la suivant étonné.

Eh bien ? quoi ?

Il sort derrière elle.

GASTON, à Gilberte.

Chère madame, je viens vous faire mes adieux.

GILBERTE.

Vraiment ? vous partez ?

GASTON.

On attelle la voiture et dans un instant...

HÉLÈNE, à Gilberte.

Je te laisse.

GILBERTE.

Tu restes dîner, hein ?... si, si... fais-moi ce plaisir, je t'ai à peine vue.

HÉLÈNE.

Soit... je vais envoyer une dépêche à mon mari... (Bas.) C'est lui ?

GILBERTE, souriant.

Curieuse !.. Non.

HÉLÈNE, saluant.

Monsieur.

GASTON.

Madame.

Hélène sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XVIII

GILBERTE, GASTON.

GILBERTE.

Alors, il ne faut pas essayer de vous retenir ?

GASTON.

A quoi bon ? Vous ne m'aimerez jamais, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que vous aimez votre mari.

GILBERTE, souriant.

Bien oui !

GASTON.

Aussi, je préfère m'en aller, m'éloigner. Adieu. (Il lui tend la main.) Pourquoi souriez-vous ?

GILBERTE.

Parce que je suis sûre que je devine où vous allez.

GASTON.

Dites.

GILBERTE.

Vous allez faire le tour du monde.

GASTON.

C'est vrai. Comment le savez-vous ?

GILBERTE.

Il y a deux voyages classiques auxquels un homme n'échappe pas dans sa vie; le Midi, pour s'isoler avec la femme aimée et qui vous aime, et le tour du monde pour oublier la femme qu'on aime et qui ne peut pas vous aimer. Et le plus curieux c'est que de ces deux voyages entrepris, l'un dans la joie, l'autre dans le désespoir, l'homme revient dans un état d'esprit absolument identique : du Midi complètement guéri et du bout du monde parfaitement consolé.

GASTON, protestant.

Oh ! mais moi...

GILBERTE.

Vous, comme les autres, mon pauvre ami. C'est pourquoi, au lieu de prendre les choses au tragique et de faire le tour du monde, faites donc simplement le tour du parc...

GASTON, humilié.

Oh !

GILBERTE.

Faites-le plusieurs fois, si une fois ne suffit pas... ce sera moins loin, moins fatigant, et, je vous assure, le résultat sera le même.

GASTON.

Je vois bien, vous ne me prenez pas au sérieux.

GILBERTE, gentiment.

C'est dans votre intérêt, si je m'attendrissais tant soit peu, vous resteriez.

GASTON.

Et il vaut mieux que je m'en aille ?

GILBERTE, lui tendant la main.

Pour vous guérir plus vite, ce qui me procurera le plaisir de vous revoir plus tôt.

GASTON, lui tenant la main.

J'ai peut-être tort de partir!.. si en mon absence, vous vous mettiez à ne plus aimer votre mari?

GILBERTE, souriant.

Je vous l'écrirai.

GASTON.

Vrai?

GILBERTE.

Oui.

Antonin parait au fond.

GASTON, baisant la main de Gilberte.

Alors, peut-être au revoir.

SCÈNE XIX

Les Mêmes, ANTONIN.

ANTONIN.

Je vous demande pardon.

Il veut se retirer.

GILBERTE, vivement.

Entrez, entrez.

GASTON.

Cinq heures, je me sauve. Je voudrais bien serrer la main à votre mari.

GILBERTE.

Passez par la ferme, vous l'y trouverez sûrement, il est avec des malades.

GASTON.

Qui ça ?

GILBERTE.

Des moutons.

GASTON.

Bon... Madame... (Saluant Antonin.) Cher ami...

ANTONIN, froid.

Cher ami...

Gaston sort.

SCÈNE XX

GILBERTE, ANTONIN.

ANTONIN, posant son chapeau sur la table.

Encore un qui vous fait la cour !

GILBERTE.

Jaloux, va !

Gilberte, Antonin.

ANTONIN.

Mais c'est mieux celui-là, il vous embrasse les mains.

GILBERTE.

Ah ! tu es trop bête.

Elle va s'asseoir sur le canapé.

ANTONIN.

Il ne vous embrassait pas les mains ?

GILBERTE.

Il part et il me faisait ses adieux.

ANTONIN.

Bien vrai ? Ce n'est pas un amoureux ?

GILBERTE.

Si !.. mais pas de moi... d'une autre... une de mes amies... Es-tu rassuré maintenant ?

ANTONIN, encore un peu boudeur, allant s'asseoir à côté d'elle.

Tu n'es pas franche avec moi.

GILBERTE.

Pas franche ? moi ?

ANTONIN.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage ?

GILBERTE, cherchant.

Aujourd'hui ?.. 18 septembre ! Mais oui !.. Oh ! que c'est drôle ! je l'avais totalement oublié !

ANTONIN, incrédule.

Avec ça !

GILBERTE.

Je te le jure !

ANTONIN.

D'autres y pensent pour toi, en tous cas, tes invités qui ont organisé une fanfare.

GILBERTE, riant.

Non ?

ANTONIN.

Et ils viennent de me demander... à moi !... de jouer du piston !... mais tu te doutes si je vais les envoyer promener.

GILBERTE.

Sous quel prétexte ? Voilà encore une maladresse

et une imprudence... il faut que tu joues du piston, mon chéri.

ANTONIN, protestant.

Enfin!

GILBERTE.

C'est très ennuyeux, j'en conviens, mais il le faut, promets-le moi...

ANTONIN.

Soit... Mais à ton tour, promets-moi autre chose.

GILBERTE, gentiment.

Tout ce que tu voudras... Tu vois, je promets tout de suite et sans savoir.

ANTONIN.

Eh bien, promets-moi que ce soir...

Il s'arrête.

GILBERTE, répétant sans comprendre.

Ce soir?

ANTONIN.

Tu ne comprends pas?

GILBERTE.

Non.

ANTONIN.

Tu avais oublié cet anniversaire, toi, mais rien ne prouve que ton mari, lui...

GILBERTE, comprenant.

Lui?... C'est ça?... Ah! tu peux dormir sans crainte, il n'y pense même pas.

ANTONIN.

Les autres vont le lui rappeler, avec leur aubade, et alors... jure-moi que... non?

GILBERTE, tendrement.

Oh!... Et puis après la journée d'hier?... Oh! oh! chéri!... Non! non!

ANTONIN, vivement.

Veux-tu être gentille et me rassurer tout à fait?... Brouille-toi avec lui ce soir!

GILBERTE, riant.

Es-tu assez jaloux!

ANTONIN.

Et une brouille sérieuse qui dure jusqu'au lendemain.

GILBERTE, gentiment.

Je te le promets, là!

VOIX D'ACHILLE, au dehors.

Adieu! adieu! Bon voyage!

GILBERTE.

Lui! va-t'en!

ANTONIN.

Tu ne préfères pas que je reste?

GILBERTE.

A ton aise, mais quand deux époux se brouillent, le rôle d'un ami est de les raccommoder.

ANTONIN.

Oh! non, fichtre!

GILBERTE, lui envoyant un baiser.

Tiens, amour!

ANTONIN, même jeu.

Tiens!... ma femme!...

Il disparaît par la porte de droite premier plan, après avoir pris son chapeau et sa canne qui sont sur la table.

SCÈNE XXI

GILBERTE, ACHILLE, puis ROSE.

GILBERTE, seule, se levant.

Pauvre Antonin !... Il ne sait pas qu'il nous est plus facile de ne pas céder à un homme qu'on déteste que de résister à l'homme qu'on aime !... (Voyant entrer Achille, à part.) Me brouiller ? Il faudrait un prétexte.

Elle gagne la droite.

ACHILLE, entrant par le fond, de mauvaise humeur, sans s'occuper de Gilberte.

Sapristi de sapristi de sapristi !

Il va sonner à gauche.

GILBERTE, à part, l'observant.

Il a l'air mal disposé... A merveille...

ACHILLE, à lui-même, se promenant et commençant à bourrer sa pipe.

Pas d'erreur, ces moutons-là ont bien la clavelée.

ROSE, entrant par la droite, premier plan.

C'est madame qui a sonné ?

ACHILLE.

Non, c'est moi. Vous ajouterez un couvert pour le déjeuner.

ROSE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

GILBERTE.

Un couvert pour qui ?

ACHILLE, toujours préoccupé.

Le vétérinaire.

GILBERTE.

Le vétérinaire ?

Elle sonne à droite.

ACHILLE, se promenant toujours.

Oui... j'ai encore besoin de lui... Je le garde...

GILBERTE, à part.

Voilà le prétexte.

ACHILLE, à lui-même et tout en commençant à bourrer sa pipe.

Et trois jours avant de les envoyer au concours!... C'est amusant!

ROSE, entrant par la droite, premier plan.

Monsieur désire ?

GILBERTE, derrière la table.

C'est moi, Rose... (Tranquillement.) Vous enlèverez le couvert que monsieur vous a dit d'ajouter.

ACHILLE, se retournant étonné.

Quoi ?

GILBERTE, à Rose.

Allez !

Rose sort.

ACHILLE.

Enlever ce couvert ? Pourquoi ?

GILBERTE.

Tout simplement parce que mes invités appartenant à la race humaine et non à l'espèce ovine, bovine ou chevaline, je ne vois pas la nécessité de les faire déjeuner avec un vétérinaire.

ACHILLE, à part, en se contenant à peine.

Ah! bon Dieu! (Haut.) Mon invité vaut bien les vôtres, ma chère... lui, du moins, c'est un homme utile.

Il vient vers la table et prend une allumette dans le porte-allumettes.

GILBERTE, très calme.

Je ne dis pas le contraire.

Froidement, elle souffle sur l'allumette que tient son mari et l'éteint. Il la regarde.

ACHILLE, se contient et rallume une autre allumette tout en parlant.

Si vous ne voulez pas de mon invité à votre table, vous pouvez enlever aussi mon couvert. J'irai déjeuner ailleurs avec lui.

Gilberte éteint l'allumette d'un coup d'éventail.

GILBERTE, repondant à la phrase d'Achille.

Tu ferais cela?

ACHILLE, se contenant à peine.

Si je le ferai!

A ce moment, Achille se dispose à prendre une autre allumette, mais Gilberte s'empare tranquillement du porte-allumettes et le place hors de la portée d'Achille.

ACHILLE, hésite, remet sa pipe dans sa poche et furieux.

Ah! oui, je le ferai, et avec plaisir!... avec joie! avec soulagement! Bon Dieu de bon Dieu, va!

Il va et vient, en remuant les chaises, très énervé.

GILBERTE, bien décidée à l'exaspérer.

Ainsi, non content de ne pas être avec moi de toute la journée, voilà maintenant que tu n'assistes même plus aux repas... tu me laisses complètement

seule... tu me gâtes !... Mais tu ne dis pas qu'il pourrait se trouver des gens pour profiter de cette solitude et me faire la cour ?

ACHILLE, ricanant.

La cour! Les femmes sont à encadrer! Elles s'imaginent que forcément tous les hommes sont amoureux d'elles!

GILBERTE, redescendant au milieu.

Un seul suffit... Si j'avais un amoureux cependant, qu'est-ce que tu dirais ?

ACHILLE.

Aies-en dix, si ça te fait plaisir !

GILBERTE.

Voilà tout ce que tu trouves à me répondre?... Et si j'avais un amant ?

ACHILLE.

Un amant, à présent! ah! ah! ah!

GILBERTE.

Qu'est-ce que tu ferais ?

ACHILLE.

Je ne sais pas pourquoi je perds mon temps à...

Il veut remonter.

GILBERTE, le retenant.

Tu peux toujours me répondre... qu'est-ce que tu ferais ?

ACHILLE.

Ce que je ferais ? Ah ! Seigneur, ce ne serait pas long! Je dirais tout simplement au monsieur : « Monsieur, puisque vous m'avez pris ma femme, c'est qu'elle vous plaît?... Eh ! bien, gardez-la, je vous la donne ! »

GILBERTE, *vivement.*

Tu ferais ça ?

ACHILLE.

C'est comme j'ai l'honneur de te le dire.

GILBERTE, *haussant les épaules.*

Allons donc !

ACHILLE.

Il n'y a pas de « allons donc ! »

GILBERTE, *méfiante quand même.*

Oui, oui, on a de ces belles phrases-là, dans la conversation.

ACHILLE.

Je ne suis pas un homme à chercher de belles phrases pour la galerie, moi, je sais ce que je pense et je sais ce que je dis.

GILBERTE.

Et tu penses ce que tu viens de dire ?

ACHILLE.

Parfaitement.

GILBERTE.

Et tu le ferais ?

ACHILLE.

Si tu avais un amant ? Ah ! ah ! sans hésitation et sans regrets, je te le jure !

GILBERTE.

Oui ? (*Elle le regarde bien, puis le faisant asseoir brusquement sur une chaise qui est près du guéridon, en lui appuyant les deux mains sur les épaules.*) Eh bien, assieds-toi. (*S'asseyant dans le fauteuil en face de lui.*) J'ai un amant ! (*Achille la regarde, pousse un petit ricanement d'incrédulité et veut se lever. Elle le fait rasseoir.*) Je suis très

sérieuse. c'est bien moi qui te parle, c'est bien toi qui m'écoutes et tu as bien entendu ! un amant... (Appuyant sur les mots.) oui, j'ai un amant.

ACHILLE.

Toi ?

GILBERTE, nettement.

Moi !

ACHILLE.

Un amant ?

GILBERTE.

Eh bien, oui, un amant !

ACHILLE, se levant et envoyant sa chaise à terre.

Tonnerre de Dieu !

GILBERTE, à part, se levant.

Ouf !... Ça y est !...

SCÈNE XXII

LES MÊMES, puis BERJOT, puis ROSE.

BERJOT, paraissant au fond.

Monsieur, le vétérinaire...

ACHILLE, hors de lui.

Toi, fous-moi le camp !

BERJOT, stupéfait.

Mais, monsieur...

ACHILLE, allant vers lui.

Fous-moi le camp, je te dis... je suis cocu !

Berjot se sauve ahuri.

GILBERTE, tranquillement.

Ah? Vous tenez à l'annoncer à tout le monde? Bien.

Elle sonne.

ACHILLE, toujours furieux.

Qu'est-ce que vous faites? Qu'est-ce que vous voulez?

GILBERTE, très calme.

Un instant. (A Rose qui entre par la droite.) Rose, écoutez monsieur, il a quelque chose à vous apprendre.

ACHILLE, à Rose, hors de lui.

Vous aussi, fichez-moi le camp!

Rose le regarde stupéfaite.

GILBERTE.

Comme vous le dit monsieur, vous pouvez vous retirer, Rose.

Rose sort vivement par la droite.

SCÈNE XXIII

GILBERTE, ACHILLE.

ACHILLE.

Son nom, madame?

GILBERTE, souriant.

Oh! oh! ça!

ACHILLE.

Vous refusez de me dire son nom?

GILBERTE.

Absolument... et c'est votre faute... Il y a cinq

minutes, vous m'exposez de belles théories, moi, naïve, sans malice, je crois vous être agréable, en vous offrant l'occasion de les mettre en pratique et je vois un homme qui bondit, jure, casse le mobilier, prend son garde pour confident... Ah! non, nous sommes trop loin de ce que vous m'aviez promis... J'ai été prise une fois, maintenant, je me garde.

Achille, Gilberte.

ACHILLE.

Vous ne voulez pas me dire qui c'est ?

GILBERTE.

Non.

ACHILLE.

Je me charge de le découvrir !

GILBERTE, ironiquement, remontant derrière la table.

Vous ?... Vous n'êtes pas de force.

ACHILLE, menaçant, allant à elle.

Ah ! tonnerre ! prenez garde !

GILBERTE.

C'était tout à l'heure qu'il fallait me battre, vous m'auriez donné au moins l'illusion que je pouvais ne pas vous être indifférente.

ACHILLE, bousculant les meubles.

Ah ! les femmes !... les sacrées femmes ! Ainsi en voilà une qui m'a trompé...

GILBERTE, redescendant.

Etes-vous bien sûr que ce soit moi qui ai commencé ?

ACHILLE.

Vous dites?

GILBERTE.

Tromper quelqu'un c'est manquer à ses engagements vis-à-vis de lui. Vous m'aviez promis de me rendre heureuse, vous. Qu'avez-vous fait pour cela ?

ACHILLE.

Quoi ? quoi ? Il me semble que j'ai toujours accompli mes devoirs !

GILBERTE.

Je lui parle bonheur, il me répond devoir !... Accompli vos devoirs ! Oui comme un élève qui fait un pensum !... Ne discutons pas, je connais votre opinion sur la femme ; pour vous c'est un objet de nécessité, non d'agrément. Vous me l'avez fait comprendre dès le premier jour. Alors, faute de mieux, j'ai tenté de me consoler dans un rôle plus modeste, j'ai voulu être votre amie, votre camarade... c'était toujours ça ! Ah ! bien, oui ! je me suis heurtée à une indifférence complète ; de l'indifférence, vous êtes passé au dédain ; du dédain au sans-gêne...

ACHILLE.

Il fallait peut-être mettre des gants pour vous parler !

GILBERTE, s'inclinant.

Et du sans-gêne à la grossièreté ! Il me semble, tout compte fait, que si l'un des deux a été trompé le premier, ce n'est pas vous, c'est bien moi !

Elle passe à gauche.

ACHILLE, revenant à son idée.

Son nom, madame, son nom ?

GILBERTE.

A quoi bon ? Qu'il s'agisse de monsieur X ou de monsieur Z, ça ne changera rien à ce qui est.

ACHILLE, *répétant.*

Son nom?

GILBERTE.

Dieu que les hommes sont curieux!... Vous le saurez quand nous aurons divorcé.

ACHILLE.

Et moi je ne divorcerai que lorsque je le saurai!

GILBERTE.

Oui?... Alors mettons que nous n'ayons rien dit, et continuons à vivre comme par le passé.

Elle s'assied sur le canapé.

ACHILLE, *ricanant.*

Maintenant que je suis prévenu, vous croyez que vous allez continuer tranquillement à voir ce monsieur?

GILBERTE, *avec le plus grand calme.*

Tranquillement.

ACHILLE.

Je saurai bien vous en empêcher!

GILBERTE, *de même.*

Vous? Non.

ACHILLE.

Non?

GILBERTE.

Je vous le répète, vous n'êtes pas de force.

ACHILLE, *exaspéré.*

Madame!

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, entrant par la droite, premier plan, timidement.

Je demande pardon à monsieur, mais...

ACHILLE.

Quoi? que voulez-vous encore?

ROSE.

Berjot fait dire à monsieur que le vétérinaire...

ACHILLE, se rappelant.

Sapristi, c'est vrai! Qu'est-ce qu'il demande?

ROSE.

Je ne sais pas, monsieur, il paraît que c'est très pressé.

ACHILLE, vivement.

Pressé? Dites que j'y vais.

Rose sort.

SCÈNE XXV

GILBERTE, ACHILLE.

Très préoccupé, Achille fait machinalement un pas pour remonter, mais il aperçoit Gilberte qui le regarde narquoisement et il s'arrête.

GILBERTE, blagueuse.

Eh bien?... Allez!

ACHILLE, *furieux.*

J'irai si je veux !... Et puis ne vous fichez pas de moi par dessus le marché, n'est-ce pas? C'est déjà assez que vous m'ayez rendu ridicule !

GILBERTE, *se levant.*

Ridicule? En quoi l'êtes-vous? quand l'avez-vous jamais été? J'ai toujours agi avec ménagement, discrétion...

ACHILLE, *interloqué.*

Plaît-il?

GILBERTE.

Parfaitement... attendu que j'aurais pu ne pas me gêner, comme tant d'autres, me compromettre, m'afficher... alors oui, vous auriez été ridicule, tandis qu'au contraire, j'ai apporté en tout ceci un souci de votre dignité, un tact, une délicatesse...

ACHILLE, *ahuri.*

Non, mais demandez-moi de vous remercier!

GILBERTE.

D'avoir eu affaire à une femme comme moi?... Vous le devriez, mon cher!

ACHILLE, *se promenant très énervé.*

Ah! bon Dieu de bon Dieu! (*Haut.*) Qui est-ce? Qui?

GILBERTE.

Soyez donc raisonnable, au lieu de vous entêter inutilement... d'autant plus que le vétérinaire attend... (*Sur un geste d'Achille.*) Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, vous le sentez aussi bien que moi. En nous épousant, nous avons commis une sottise; une occasion se présente de la réparer, ne la

laissons pas échapper... disons-nous que notre union a été... pour parler votre langage... une greffe qui n'a pas réussi, n'insistons pas et séparons-nous. (Voyant qu'il ne répond pas.) Avez-vous une autre solution ?

ACHILLE, prenant son parti.

Ah ! tenez, vous avez raison ! J'en ai assez de cette existence, j'en ai trop ! Vous en aimez un autre ?... Eh bien, épousez-le, ne l'épousez pas, je m'en moque !

GILBERTE.

A la bonne heure, au moins, vous redevenez logique avec vous-même... Alors le divorce ?

ACHILLE.

Le divorce, soit !... Et que je sois enfin tranquille, grand Dieu !

GILBERTE.

Dans ces conditions, il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur le prétexte.

ACHILLE.

Ça m'est égal, pourvu que ça aille vite !

GILBERTE, réfléchissant.

Voyons ?... Si vous me donniez une gifle en public ?

ACHILLE.

Une gifle ? Bon !... Ça ne vous fait rien que je vous donne une gifle devant tout le monde ?

GILBERTE.

Ça me fera même plaisir.

ACHILLE, à part.

A moi aussi. (Haut.) Alors, va pour une gifle.

GILBERTE, à part.

Antonin l'effacera.

A ce moment on entend au dehors la musique des invités. — Etonné, Achille remonte un peu.

GILBERTE, ne se rappelant pas tout d'abord, puis éclatant de rire.

Oh !... Oh !... que c'est drôle !...

ACHILLE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GILBERTE.

Une aubade de nos invités en l'honneur de l'anniversaire de notre mariage.

ACHILLE, cherchant.

L'anniversaire ?

GILBERTE, souriante.

Vous l'aviez oublié ?... Moi aussi du reste... Vous voyez, nous étions faits tous les deux pour nous entendre... chacun avec un autre...

ACHILLE, exaspéré.

Ils nous embêtent avec leur charivari, je vais leur dire...

GILBERTE, vivement.

Au contraire, ils arrivent à merveille... puisqu'il nous faut des témoins.

ACHILLE.

C'est juste.

La musique s'arrête.

GILBERTE.

Ainsi c'est entendu ? Quand ils seront ici...

ACHILLE.

Soyez tranquille... Vous n'aurez qu'à me deman-

der... l'heure qu'il est, par exemple... (Avec un geste.) et je vous répondrai.

GILBERTE.

L'heure qu'il est? Bien. Nous sommes d'accord?

ACHILLE.

Tout à fait.

GILBERTE.

Eh bien! C'est la première fois.

A ce moment, la musique reprend.

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, FERDINAND, ROBERT, CHASTENET, LA BERGE, MADAME CHASTENET, MADAME HOTTINBERGER, YVONNE, LUCIENNE, ANTONIN, puis HÉLÈNE, puis UN DOMESTIQUE.

Les personnages entrent en exécutant un morceau sur leurs bigophones, Robert marche à reculons, battant la mesure. Antonin paraît tout à fait le dernier. Achille et Gilberte se sont placés l'un près de l'autre, debout à droite, comme des gens qui s'apprêtent à recevoir un hommage. Hélène paraît de droite et se tient un peu au-dessous.

HÉLÈNE, entrant.

Que se passe-t-il donc?

Le morceau finit de s'exécuter en scène. Dès qu'il est terminé tous les personnages moins Antonin et Hélène, poussent des hourras :

Vivent les mariés! Vivent les mariés!

GILBERTE, à part.

Ça tombe bien. (Bas à Achille.) Remerciez-les au moins.

ACHILLE, à part.

Ah! bon Dieu de bon Dieu! (Haut, aux autres personnages.) Charmant... Tout à fait charmant!... Croyez bien que... de notre côté... nous... je...

TOUS, criant.

Vive le marié!

ACHILLE, bas à Gilberte avec humeur.

Continuez si vous voulez, vous!

GILBERTE.

Mes amis, je n'ajouterai que quelques paroles à celles de mon mari ... votre présence ici, en ce jour, nous est non seulement agréable — mais encore... (A part.) utile, seulement je ne peux pas leur dire, (Haut.) mais encore... (Changeant de ton et gaîment, en leur serrant les mains.) Vous ne tenez pas à ce que je vous ennuie plus longtemps?... Moi non plus.

TOUS, sauf Antonin.

Bravo! Très bien! vive la mariée!

ANTONIN, à part, furieux.

Charmante petite fête! C'est là ce qu'elle appelle se brouiller avec son mari!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame est servie!

GILBERTE, bas à Achille.

Préparez votre gifle.

ACHILLE, bas.

Bien. (Haut.) Mesdames, messieurs, à table!

GILBERTE, à Achille.

Déjà?.. Quelle heure est-il donc, mon ami?

ACHILLE, regardant sa montre.

Midi.

GILBERTE.

Oh! midi moins le quart.

ACHILLE, insistant.

Midi juste.

GILBERTE.

Ce n'est pas possible.

ACHILLE, affirmant et très cassant.

Moi, je vous dis qu'il est midi!

GILBERTE, très sèchement.

Eh bien, mon cher, c'est que votre montre est détraquée, voilà tout.

ACHILLE, jouant la fureur.

Détraquée?... Ma montre?... Vous en avez menti!

Il lève la main sur Gilberte, mais elle le prévient et c'est elle qui le gifle.

ACHILLE, abasourdi.

Hein?

GILBERTE, à part, avec un geste bien gamin.

J'aime mieux que ce soit lui qui la reçoive.

Mouvement de stupeur général. Achille reste un instant interloqué, puis il veut se précipiter sur Gilberte en criant : Madame! mais on s'interpose et on cherche à le calmer. Pendant ce temps les femmes s'occupent de Gilberte qui feint une grande indignation.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

A Paris. — Un salon. — Porte d'entrée à gauche, au fond, en pan coupé. — Porte à droite, premier plan. — Porte à gauche, premier plan. — Sur une petite table à gauche, un thé préparé avec des assiettes de petits gâteaux. — A gauche de cette table, un fauteuil. — A droite de la table, une chaise. — A droite, un petit guéridon. — A gauche du guéridon, un fauteuil. — A droite du guéridon, un canapé. — Un pouf au milieu du théâtre. — Une petite table avec ce qu'il faut pour écrire, placée à droite et contre le canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIN, FRANCINE.

Au lever du rideau, Francine range les tasses sur la table à thé. Antonin entre préoccupé et jette un coup d'œil dans le salon, puis il regarde l'heure à sa montre.

ANTONIN.

Ma femme n'est pas encore rentrée ?

FRANCINE.

Non, monsieur, madame Bois-Gibert n'est pas encore rentrée.

Elle sort.

ANTONIN.

Trois heures ! Et c'est aujourd'hui son jour. (Il se

promène en réfléchissant, puis il tire une lettre de sa poche, et lit.) « Monsieur... Votre femme va bien souvent au Louvre... Elle a trompé son premier mari... Elle vous trompera.. Qui a bu boira... » (Il réfléchit.) C'est la troisième que je reçois depuis trois mois... et toujours la même phrase... textuelle... Qui peut bien m'envoyer ça?... (Remettant la lettre dans sa poche et haussant les épaules.) Je ne vais pas me monter la tète sur une lettre anonyme!... Après six mois de mariage?... Allons donc!... Allons donc!... (Francine paraît portant la théière qu'elle vient poser sur la table à thé.) Francine... Madame ne vous a pas dit où elle allait?

FRANCINE.

Si, monsieur.

ANTONIN, vivement.

Où ça?

FRANCINE.

Au Louvre.

ANTONIN.

Ah! (Il semble réfléchir, puis à Francine.) C'est bien... (A lui-même.) Au Louvre?... Elle y est déjà allée hier au Louvre.

FRANCINE, remontant et au moment de sortir.

Voici madame.

SCÈNE II

LES MÊMES, GILBERTE.

Gilberte paraît portant plusieurs petits paquets, qu'elle pose en entrant sur une table.

GILBERTE.

Ouf! (Apercevant Antonin et très gentille.) Tu es là,

chéri ?... Oh ! tu vas me gronder !... (Lui désignant les paquets.) Regarde mes acquisitions ! (Allant à lui.) Mais laisse-moi t'expliquer... Tout ça ce sont des occasions exceptionnelles ! C'est pour rien ! Bonjour, toi !

ANTONIN.

Bonjour.

GILBERTE, enlevant son chapeau qu'elle donne à Francine.

Vous reviendrez chercher ces paquets... Voici la liste, vous vérifierez si tout y est.

FRANCINE.

Bien, madame.

Elle sort, emportant le chapeau de Gilberte.

ANTONIN.

Tu sais quelle heure il est ?

GILBERTE.

Non.

ANTONIN.

Trois heures et quart.

GILBERTE.

Ce n'est pas possible.

ANTONIN, lui montrant sa montre.

Regarde.

GILBERTE.

Ta montre est détraquée.

Elle rit.

ANTONIN.

De quoi ris-tu ?

GILBERTE.

De rien.

ANTONIN, soupçonneux.

Mais si, tu ris de quelque chose... De quoi ?

GILBERTE.

Tu ne te rappelles pas ?... Cette phrase : « Ta montre est détraquée ! » (Imitant Achille au premier acte.) « Vous en avez menti ! » (Riant.) Ah ! ah ! ah !

ANTONIN, riant aussi.

Oui, c'est vrai.

GILBERTE.

En somme, il faut lui rendre cette justice qu'il a été très bien dans toute cette affaire. Il aurait pu la faire traîner ou revenir sur sa décision... et pas du tout... il a mené ça tambour battant ; au bout de huit mois, j'étais libre.

ANTONIN.

Et deux mois après, je t'épousais.

GILBERTE.

Lui qui désirait savoir qui c'était, il doit être fixé maintenant.

ANTONIN.

Si nous ne nous occupions plus de lui, hein ?

GILBERTE.

Ah ! mon chéri, avec plaisir. (Tombant assise dans un fauteuil.) S'il pouvait donc ne venir personne aujourd'hui !... nous resterions tranquillement tous les deux.

ANTONIN, qui est remonté près de la table où sont les paquets, les examinant du coin de l'œil et en prenant un, à part.

Tiens ! Au Bon Marché !

Il le repose.

GILBERTE, qui l'observe, à part.

Le contrôle !... Encore !... (Agacée.) Oh ! mais... Oh ! mais...

ANTONIN, redescendant.

Il y avait beaucoup de monde au Louvre?

GILBERTE.

Ne fais donc pas la bête, tu sais très bien que je suis allée au Bon Marché.

ANTONIN.

Moi? Mais...

GILBERTE, haussant les épaules.

Je ne t'ai pas vu inspecter mes acquisitions!

ANTONIN, un peu agressif.

Alors, comment se fait-il que devant aller au Louvre, tu sois allée...

GILBERTE.

Plaît-il? (A Francine qui rentre et prend les paquets.) Inutile de vérifier les paquets, Francine, monsieur les a reconnus.

Antonin fait un mouvement, mais la présence de Francine l'oblige à se contenir. Il va et vient très énervé. Gilberte est de son côté, agacée, tapant nerveusement du pied. Francine sort en emportant le reste des paquets.

ANTONIN.

Ma chère amie, je...

GILBERTE, l'interrompant.

Et moi qui, au lieu de me faire envoyer ces colis, m'en suis chargée exprès pour que tu n'ailles pas te faire encore des idées absurdes sur ma sortie, pour que tu sois rassuré tout de suite... C'était bien la peine d'avoir cette attention gentille!

ANTONIN.

On ne peut pas causer avec toi, tu t'emportes tout de suite.

GILBERTE.

Aussi, c'est exaspérant... tu as un caractère, vraiment...

ANTONIN.

En six mois, je n'ai pas eu le temps d'en changer cependant.

GILBERTE, ricanant.

Six mois!... Un mois après notre mariage, tu n'étais déjà plus le même!

ANTONIN.

Moi?

GILBERTE.

Toi, oui!... Je ne te parle pas de Napoléon Ier!

ANTONIN.

Très spirituel!... A mon tour, ma chère amie, laisse-moi te dire...

GILBERTE.

Oh! non, je t'en prie, je suis déjà assez énervée.

ANTONIN, à part.

Le Louvre, le Bon Marché, ça ne prendrait pas avec moi.

GILBERTE, à Francine qui rentre, tenant une lettre.

Qu'est-ce que c'est?

FRANCINE.

Une lettre pour madame.

Gilberte a pris la lettre, et la regardant, la jette sur la table.

ANTONIN, soupçonneux, à part.

Tiens! (Haut.) Tu ne lis pas ta lettre?

GILBERTE.

Je me doute de ce qu'il y a dedans; les lettres de couturières on les lit toujours assez tôt.

ANTONIN.

Ah!... c'est une lettre de?...

GILBERTE, le regarde, puis lui tendant l'enveloppe.

Ce n'est pas difficile à deviner : « Félicie... Robes et Manteaux. » Il suffit de savoir lire.

Elle la lui tend.

ANTONIN, la repoussant.

Inutile, je te crois, je te crois.

GILBERTE, à part, reposant la lettre sur la table.

Il n'en croit pas un mot.

Un silence.

ANTONIN.

Ce qui me plaît en toi, c'est que tu n'es pas comme les autres femmes, tu n'es pas curieuse, car il y a peu de femmes qui, recevant une lettre — surtout de leur couturière— résisteraient au désir de l'ouvrir immédiatement.

GILBERTE, à part.

C'est bien ça, il ne me croit pas! (Elle prend la lettre et la tendant à son mari, haut.) Tiens, mon ami, ouvre et lis.

ANTONIN.

Non, je n'ai pas l'habitude de... Je ne lirai pas.

GILBERTE, rejetant la lettre sur la table.

A ton aise!... Moi non plus.

ANTONIN, s'énervant.

Oui... tu attends sans doute que je ne sois plus là.

GILBERTE.

Ah! nous y voilà! Sois donc franc au moins... dis ce que tu penses et avoue que tu es convaincu que cette lettre n'est pas de ma couturière.

ANTONIN.

Ce ne serait pas la première fois que ça arriverait.

GILBERTE, se montant.

Pas la première fois? pas la première fois?

ANTONIN.

Dame! C'est de cette façon-là que je t'écrivais, moi!

GILBERTE.

Et aujourd'hui, tu m'en fais un reproche! Une accusation! Pendant que tu es en train, reproche-moi aussi de t'avoir aimé, d'avoir été ta maîtresse.

ANTONIN.

Il ne s'agit pas du passé... Pourquoi cet entêtement à ne pas vouloir ouvrir cette lettre?

GILBERTE.

Parce que vous vous entêtez, vous, à vouloir que je l'ouvre! Voilà pourquoi, il n'y a pas d'autre raison, et si vous connaissiez tant soit peu le cœur des femmes, vous sauriez que cette raison-là suffit.

ANTONIN.

Elle peut suffire à d'autres, mais pas à moi.

GILBERTE.

Oh! non! oh! non... ne faites pas le malin, je vous en prie... Dans votre intérêt même, ne faites pas le malin.

A ce moment paraît au fond madame Chastenet.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME CHASTENET, puis HÉLÈNE.

Gilberte et Antonin ne l'ont pas entendue entrer et continuent à se disputer sans la voir. Madame Chastenet s'arrête et écoute stupéfaite de ce qu'elle entend.

ANTONIN, à Gilberte.

C'est que je les connais, toutes ces petites roueries! La couturière, la modiste, le Louvre, le Bon Marché! Nous les avons assez employées pendant un an!

MADAME CHASTENET, toujours au fond, à part, stupéfaite de ce qu'elle entend.

Oh!

GILBERTE.

Faites-moi l'honneur, au moins, de m'accorder un peu plus d'imagination et croyez bien que le jour où il me plairait de tromper votre surveillance, je trouverais du nouveau... et vous n'y verriez que du feu, mon cher.

ANTONIN, à Gilberte, furieux.

Oui? Eh bien, je vous conseille d'essayer!

GILBERTE.

Vous avez tort de me donner ce conseil-là, vous avez tort!

ANTONIN.

C'est possible, mais je vous le donne tout de même!

GILBERTE, à part.

Toi, mon ami, tu as besoin d'une leçon, et tout de suite.

Elle va vers la table sur laquelle est la lettre. A ce moment Hélène paraît au fond à côté de madame Chastenet, qui lui fait signe de ne pas faire de bruit et d'écouter.

MADAME CHASTENET, bas.

Ils se disputent!

HÉLÈNE, entraînant madame Chastenet.

Venez, venez, nous ne pouvons pas entrer comme ça.

Elles disparaissent.

GILBERTE, mettant la lettre sous le nez d'Antonin.

Vous la voyez, cette lettre? Le hasard vous l'avait mise entre les mains, eh bien, vous qui êtes si malin vous avez eu tort de ne pas l'ouvrir!

ANTONIN, cherchant à prendre la lettre.

Je m'en doutais.

GILBERTE, la retirant vivement.

Oh! non, trop tard.

ANTONIN, à Gilberte.

Donnez-moi cette lettre, madame!

GILBERTE.

Non!

ANTONIN.

Vous ne voulez pas me donner cette lettre?

GILBERTE.

Tâchez de la prendre, puisque vous êtes si malin!

ANTONIN.

Oui, je la prendrai!... Oui! Oui!

GILBERTE, haussant les épaules.

Vous me faites de la peine.

Entrée d'Hélène et de madame Chastenet.

ANTONIN, à part.

Oui, je la prendrai tout de même!

MADAME CHASTENET, entrant.

Nous ne vous dérangeons pas?

GILBERTE, lui serrant la main.

Pas du tout, au contraire!

HÉLÈNE, l'embrassant très fort.

Ma chérie!... Ma chérie!

GILBERTE, étonnée.

Comme tu m'embrasses!

HÉLÈNE, lui serrant la main.

Parce que je t'aime bien, va!

MADAME CHASTENET, à Antonin qui le salue.

Je parie, monsieur Bois-Gibert, que nous avons troublé un tête-à-tête!... Ah! les amoureux!

HÉLÈNE, à part.

Bonne âme!

GILBERTE.

Mon mari se préparait à retourner dans son bureau.

ANTONIN.

Moi?

GILBERTE.

Et il vous demande la permission de...

ANTONIN, vivement.

Du tout, du tout, j'ai le temps... (A part.) Elle ferait disparaître la lettre... (Haut.) et je serai enchanté, au contraire de vous tenir compagnie.

HÉLÈNE.

Ça, c'est très aimable.

MADAME CHASTENET.

Charmant.

GILBERTE, à Hélène.

Une tasse de thé?

HÉLÈNE.

Je veux bien.

GILBERTE, lui donnant une tasse de thé avec soucoupe.

Voici.

HÉLÈNE, la prenant et regardant sous la soucoupe.

La soucoupe est un peu mouillée.

GILBERTE, regardant sur la table.

Et Francine qui a oublié les serviettes. (Lui donnant la lettre et la mettant sous la soucoupe.) Tiens, prends ceci, c'est une lettre de ma couturière... Elle m'a fait dernièrement une robe!... un rêve!...

ANTONIN, qui a vu le geste et s'approchant, son mouchoir à la main, à Hélène.

Voulez-vous me permettre?

Il avance la main pour essuyer la soucoupe et tâche de prendre la lettre de l'autre main.

GILBERTE, qui le surveille.

Mon mari a raison.

Elle reprend tranquillement la lettre de dessous la soucoupe et elle la pose sur la table. Antonin reste penaud et s'éloigne d'Hélène pour aller vers madame Chastenet.

ANTONIN, à madame Chastenet qui examine le salon.

Cet excellent Chastenet se porte bien?

MADAME CHASTENET.

Toujours, merci... Chaque fois que je viens ici, j'admire votre appartement.

ANTONIN.

Oh ! c'est très simple !

Il se dirige da façon à se rapprocher de la lettre.

GILBERTE, à madame Chastenet.

Du thé ! chère amie ? du chocolat ?

MADAME CHASTENET.

Je préfère le thé ! (Descendant.) On doit se plaire dans un pareil nid, surtout quand on s'aime !

GILBERTE, apportant la tasse à madame Chastenet qui est debout prête à s'asseoir.

Prenez garde, c'est chaud ! (A ce moment Antonin va pour prendre la lettre, mais Gilberte se retourne vivement et s'en empare en disant :) Ça brûle !

MADAME CHASTENET, croyant que c'est à elle qu'on s'adresse.

En effet.

Gilberte regarde où elle pourrait bien remettre la lettre, et voyant madame Chastenet prête à s'asseoir, elle dépose prestement la lettre sur la chaise. Madame Chastenet s'assied dessus sans s'en douter. Antonin a suivi ce jeu de scène.

GILBERTE, se retournant vers son mari, en souriant.

Qu'est-ce que tu veux prendre, toi, mon chéri ?

ANTONIN, forcément aimable.

Merci, mon amour, je ne prendrai rien... pour le moment, du moins.

GILBERTE.

Quand tu seras disposé, mon trésor. Veux-tu m'offrir une tasse de chocolat ?

Antonin lui en offre une.

MADAME CHASTENET, à Hélène.

Regardez-les... sont-ils assez gentils tous les deux!
C'est une joie de voir des gens tout à fait heureux!

HÉLÈNE, à part.

Mauvaise peste!

GILBERTE, qui s'est assise, à Antonin.

Ne reste pas debout, Antonin, assieds-toi!

ANTONIN.

Ne t'occupe pas de moi.

MADAME CHASTENET.

A propos, devinez avec qui nous nous sommes rencontrés à dîner, il y a huit jours, mon mari et moi, chez des amis?... Non, je vous le donnerais en mille... M. Château-Laplante.

GILBERTE, indifférente.

Ah!

ANTONIN, même jeu.

Ah!

MADAME CHASTENET.

Oui. Il paraît qu'il a vendu sa propriété. Il habite Paris depuis quelques mois.. et si vous le voyiez..... figurez-vous...

GILBERTE.

Ma chère amie, comme j'espère bien ne jamais revoir M. Château-Laplante... parlons d'autre chose, voulez-vous? (A Hélène.) Quel costume mettras-tu au bal masqué des Martin-Duval?

MADAME CHASTENET, vivement.

Le bal? Mais vous ne savez donc pas la nouvelle? Il n'aura pas lieu.

GILBERTE.

Pourquoi?

MADAME CHASTENET.

Madame Martin-Duval a été surprise hier en flagrant délit par son mari.

HÉLÈNE.

Pas possible !

MADAME CHASTENET.

Vous ne le saviez pas ? Ah ! quelle chance, c'est moi qui vous l'annonce.

GILBERTE.

Surprise ? Avec qui ?

ANTONIN, descendant.

Un ami du mari, naturellement.

Il va prendre une chaise et redescend à droite près de madame Chastenet.

MADAME CHASTENET, répondant à Gilberte.

Non... et c'est là l'original... Avec un monsieur que le mari ne connaissait pas... qu'il n'avait jamais vu... C'est le commissaire qui les a présentés l'un à l'autre.

GILBERTE.

On fait de mauvaises connaissances tous les jours.

MADAME CHASTENET.

J'aurais voulu être là !

GILBERTE.

Pour votre compte ?

MADAME CHASTENET.

Oh ! non !

Elle va se lever pour reposer la tasse, mais Gilberte la prévient en lui prenant la tasse des mains.

GILBERTE.

Ne vous donnez pas la peine.

Elle pose la tasse sur la table.

ANTONIN.

Madame Chastenet, vous devez être très mal assise sur ce pouf?

MADAME CHASTENET.

Non.

ANTONIN.

Si, si, je vous assure... permettez-moi de vous offrir un siège plus confortable.

MADAME CHASTENET.

Mais...

ANTONIN.

Vous me ferez plaisir.

GILBERTE.

Faites donc plaisir à mon mari, voyons!

MADAME CHASTENET.

Volontiers. Est-on aimable dans cette maison! On sent tout de suite qu'on est chez des gens heureux!

Elle se lève pour s'asseoir sur la chaise que lui offre Antonin.

GILBERTE, vivement.

Prenez donc plutôt le fauteuil.

Elle la fait asseoir sur le fauteuil placé à gauche du guéridon, et elle-même prenant la place quittée par madame Chastenet, s'assied vivement sur le pouf et par conséquent sur la lettre. Stupéfaction d'Antonin.

MADAME CHASTENET.

On est tout de même mieux là-dessus.

GILBERTE.

Le fait est que celui-ci...

ANTONIN, avec empressement.

En voici un autre.

GILBERTE.

Inutile, mon chéri, j'y suis... j'y reste.

ANTONIN, à part.

Raté !

Il remonte un peu, va s'asseoir au-dessus de la table et écoute sans prendre part à la conversation.

HÉLÈNE.

Gilberte, te rappelles-tu monsieur Gaston Chalindrey ?

GILBERTE.

Oui, très bien... Charmant garçon !

MADAME CHASTENET.

Est-ce que je ne l'ai pas rencontré chez vous... autrefois... du temps de ?...

GILBERTE.

De mon premier mari... parfaitement.

ANTONIN, à part, dressant l'oreille.

Tiens, mais oui, je me souviens.

GILBERTE, à Hélène.

Tu as de ses nouvelles ? Il devait faire le tour du monde.

HÉLÈNE.

Il l'a fait.

MADAME CHASTENET.

Seul ?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas.

GILBERTE.

C'est probable... au commencement, tout au moins, car il était parti à la suite d'un chagrin d'amour.

MADAME CHASTENET.

Oh! mais il devient très intéressant, ce garçon, racontez-nous ça... un amour contrarié?... une rupture?

GILBERTE.

Ah! ma chère, vous m'en demandez trop!.. Si vous le rencontrez, adressez-vous à lui, mais il ne se rappelle peut-être plus lui-même la cause de son départ.

A ce moment la pendule sonne quatre heures.

MADAME CHASTENET.

Quatre heures?.. Je vous quitte!

GILBERTE.

Déjà?

Antonin se lève vivement et fait un pas vers le pouf sur lequel est assise Gilberte.

MADAME CHASTENET.

Il faut que je passe chez quelques amis, pour leur annoncer que le bal des Martin-Duval n'aura pas lieu... et surtout pour quelle raison...

GILBERTE.

Je ne vous retiens pas, je retarderais votre plaisir.

Elle se lève et lui serre la main. Antonin se rapproche un peu plus du pouf et se met en mesure de prendre la lettre.

MADAME CHASTENET, prenant congé d'Hélène.

Chère madame...

HÉLÈNE.

Madame...

A ce moment, Antonin avance la main vers la lettre, mais Gilberte se retourne et met d'une façon toute naturelle un genou sur le pouf et par conséquent sur la lettre.

GILBERTE, à Antonin.

Chéri, veux-tu reconduire madame Chastenet? (A celle-ci.) Vous m'excusez ?

MADAME CHASTENET.

Oui, oui, ne vous dérangez pas pour moi... (A Antonin.) Vous non plus... (A part, en remontant.) Ils en sont là, au bout de six mois !

Elle sort, accompagnée d'Antonin jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE IV

GILBERTE, ANTONIN, HÉLÈNE.

Pendant qu'Antonin reconduit madame Chastenet, Gilberte a repris la lettre qu'elle pose sur le guéridon puis revient à Hélène au moment où Antonin redescend.

GILBERTE.

Comment va ton mari... tes enfants ?..

HÉLÈNE.

Très bien, très bien. (A Gilberte et à Antonin.) Pendant que nous sommes entre nous, laissez-moi vous donner un conseil.

ANTONIN, à part, voyant que la lettre n'est plus sur le pouf.

Où l'a-t-elle mise ?

HÉLÈNE.

A l'avenir, assurez-vous d'abord que vous êtes bien seuls quand vous voudrez vous disputer.

ANTONIN.

Nous disputer ? Nous ?

GILBERTE.

Quand cela ?

HÉLÈNE.

Tout à l'heure... là... c'était au point que vous ne nous avez pas entendues entrer, madame Chastenet et moi.

ANTONIN.

Et vous avez entendu ?

GILBERTE.

Elle aussi ?

HÉLÈNE, *les yeux au ciel.*

Ah ! Elle ne voulait plus s'en aller !

GILBERTE, *furieuse.*

Ah ! charmant ! charmant !.. Mais alors, il n'y a qu'un instant, quand elle nous vantait notre bonheur...

HÉLÈNE.

Elle savait à quoi s'en tenir.

GILBERTE.

J'aurais dû m'en douter... car jamais je ne l'avais vue si aimable... Oh ! la mauvaise bête !..

HÉLÈNE.

Ne t'énerve pas, je t'en prie.

GILBERTE, *à Antonin.*

Et tu ne dis rien, toi ! Tu restes là, calme, indifférent ?... Ça t'est bien égal qu'on se moque de moi !

ANTONIN.

Que veux-tu que je te dise ?.. C'est de ta faute.

GILBERTE, *bondissant.*

De ma faute ?

ANTONIN.

Dame!.. Si tu avais ouvert cette lettre quand tu l'as reçue.

HÉLÈNE.

Enfin, qu'est-ce donc que cette fameuse lettre?

GILBERTE.

Une lettre de ma couturière, ma chère. Voilà où j'en suis! Je n'ai pas le droit de recevoir une lettre de fournisseur sans être obligée de la montrer à monsieur.

ANTONIN.

Ce qui n'empêche pas que vous vous êtes arrangée pour faire disparaître celle-là.

GILBERTE.

Je l'ai fait disparaître? La voici (Elle la lui désigne sur le guéridon. Antonin voit la lettre, la prend ahuri et considère alternativement le pouf, la table et la lettre.) Vous êtes content, vous l'avez enfin, cette lettre? Vous la tenez? Eh bien, je vous préviens... vous entendez bien... je vous préviens... et ça devant témoin... si vous l'ouvrez, je me vengerai!

HÉLÈNE.

Gilberte! Gilberte!

ANTONIN.

Vous vous vengerez?

HÉLÈNE.

Ne lui répondez pas, je vous en prie.

ANTONIN, à Hélène.

Pardon, madame... (A Gilberte.) Et comment vous vengerez-vous, s'il vous plaît?

GILBERTE.

Comme une femme peut se venger d'un mari qui

la soupçonne injustement!.. Vous voilà prévenu!.. Maintenant faites ce que vous voudrez!

Elle entre à droite, premier plan.

SCÈNE V

ANTONIN, HÉLÈNE.

Antonin est demeuré immobile, tournant et retournant la lettre entre ses doigts, très perplexe sur ce qu'il doit faire.

ANTONIN, prenant son parti et se préparant à décacheter l'enveloppe, très décidé.

Oh!

HÉLÈNE, vivement.

Prenez garde, vous allez faire une bêtise!

ANTONIN.

Eh bien, je la fais!

Il ouvre la lettre.

HÉLÈNE, à part.

Un mari à la mer!

ANTONIN, lisant.

« Doit madame Bois-Gibert... 5,300 francs... » Une facture!

HÉLÈNE.

Là, vous voilà bien avancé!

ANTONIN, très embêté.

Vous aviez raison. Je crois que je viens de faire une bêtise.

HÉLÈNE.

Et une fameuse!... La regrettez-vous au moins?

ANTONIN.

Si je la regrette! Surtout après la menace que Gilberte m'a faite!

HÉLÈNE.

Allons! J'ai pitié de vous, je vais tâcher d'arranger cela.

ANTONIN, lui montrant la lettre.

Oui, mais... comment?

HÉLÈNE.

Donnez-moi cette lettre... Je dirai que c'est moi qui l'ai ouverte.

ANTONIN, vivement.

Oui, oui! Et vous l'aurez ouverte pour... afin de...

HÉLÈNE, souriant.

Ne vous donnez pas la peine, je trouverai bien une raison toute seule.

ANTONIN.

C'est juste, les femmes sont si roublardes!... (Se reprenant.) Je veux dire si intelligentes... si spirituelles... si...

HÉLÈNE.

Inutile... je rends toujours service gratis... Mais vous me promettez qu'à l'avenir...

ANTONIN.

Oh! je suis corrigé, guéri.

HÉLÈNE.

Alors, je vais vous envoyer Gilberte, et j'espère vous retrouver dans les bras l'un de l'autre.

ANTONIN.

Vous nous y trouverez.

HÉLÈNE.

Bon.

Elle entre chez Gilberte.

SCÈNE VI

ANTONIN, AUGUSTE.

ANTONIN, *seul.*

Ce n'était pas seulement une bêtise que j'avais faite, c'était une gaffe, ce qui est beaucoup plus grave. Enfin, heureusement que.. (*Voyant entrer Auguste par le fond.*) Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE.

Un monsieur qui voudrait parler à monsieur.

ANTONIN.

Son nom?

AUGUSTE.

M. Gaston Chalindrey.

ANTONIN, *étonné.*

Tiens?... Faites entrer. (*Auguste sort.*) On parlait de lui tout à l'heure... C'est assez curieux!

SCÈNE VII

ANTONIN, GASTON.

GASTON, *entrant par le fond.*

Bonjour, cher ami.

ANTONIN.

Eh bien, voyageur, vous voilà donc de retour?

GASTON.

Depuis quarante-huit heures.

ANTONIN.

Et votre première visite est pour moi ? On n'est pas plus aimable.

GASTON, s'asseyant à gauche du guéridon.

Je vais être franc... Ce n'est pas l'ami que je viens voir, c'est le propriétaire.

ANTONIN, qui s'est assis sur le canapé.

Le propriétaire ?

GASTON.

Vous avez bien une maison rue d'Artois, 48 ?

ANTONIN.

En effet.

GASTON.

Il ne tient qu'à vous, mon cher ami, que je sois votre locataire. J'ai vu là un petit rez-de-chaussée, avec deux issues, qui me conviendrait à merveille.

ANTONIN.

Deux issues?... Ah ! ah ! mon gaillard, il paraît que nous revenons du bout du monde avec l'idée de faire la fête.

GASTON.

Ah ! oui, par exemple, je vous en réponds!... Je ne suis plus le jeune homme timide d'autrefois!... A propos, parlez-moi un peu de nos amis... Comment vont les Château-Laplante ?

ANTONIN, étonné.

Mais... (A part.) Il ne sait donc pas?

GASTON.

Ah ! quelle femme, mon cher!... Ce que j'ai été bébête avec elle, il y a dix-huit mois !

ANTONIN, à part.

Hein? (Haut.) Alors, cette femme pour laquelle vous êtes parti?...

GASTON.

C'était madame Château-Laplante... Je peux bien vous le dire, à vous, vous n'irez pas le répéter au mari?

ANTONIN, bon enfant.

Bien entendu... Ainsi, c'était madame Château-Laplante que vous aimiez à ce point-là? Et elle connaissait cet amour?

GASTON.

Parbleu! Je le lui ai assez dit!

ANTONIN.

Et que répondait-elle?

GASTON.

Qu'elle ne pouvait pas m'aimer... qu'elle aimait son mari... ce que disent toutes les femmes à qui l'on fait la cour.

ANTONIN.

Enfin, elle vous a résisté?

GASTON.

Parce que j'étais un naïf, alors... Mais finie la naïveté, n'en faut plus. Et je reviens, bien décidé à rattraper le temps perdu avec elle!

ANTONIN.

Vous pensez encore à?...

GASTON.

Plus que jamais!... Elle doit une revanche à ma naïveté d'autrefois! Et entre nous je m'imagine qu'elle ne sera pas dificile à prendre!

ANTONIN.

Quoi?... Qui?... La revanche ou madame Château-Laplante?

GASTON, se levant.

Les deux!... Cette femme-là, mon cher, n'est pas faite pour être mariée. Je m'y connais maintenant... Il n'y a qu'à la regarder. On sent que c'est impressionnable, sensible, vibrant! Ça fait feu des quatre fers à la fois... Quand je dis des quatre fers, c'est une façon de parler.

ANTONIN, pensif.

Oui, oui, oui.

GASTON.

Et lorsque je repense au jour où je lui ai fait mes adieux... C'était à la campagne... elle me tenait la main...

ANTONIN, à part.

Je me rappelle.

GASTON.

Elle me disait : « Adieu! bon voyage! » et, en même temps, sa main... je n'ai pas compris à ce moment-là... mais évidemment sa main me retenait, comme ça... Tenez, donnez-moi votre main.

ANTONIN, la retirant vivement.

Ce n'est pas la peine, je comprends très bien.

GASTON.

Evidemment, elle me retenait.

ANTONIN, à part, furieux.

Oh! par exemple! Et elle m'avait dit que c'était une de ses amies!

GASTON.

Quand je pense que je suis parti pour...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GILBERTE.

GILBERTE, entrant et parlant au dehors.

Du moment qu'il reconnaît ses torts, cela me suffit.

GASTON, à part, stupéfait.

Elle? ici?

GILBERTE, à Antonin.

Hélène vient de me dire... (Apercevant Gaston.) Ah! monsieur Chalindrey!

GASTON, à part.

Elle!

GILBERTE, allant à lui et lui tendant la main.

Cela me fait plaisir de vous revoir... vous avez fait un bon voyage?

GASTON, troublé.

Très bon... je vous remercie.

GILBERTE, souriant.

Toujours aussi timide?

GASTON, vivement.

Non! Oh! non! non!... Seulement, je m'attendais si peu... Et M. Château-Laplante va bien?

GILBERTE, un peu surprise.

Je le suppose... je ne l'ai pas revu depuis un an.

GASTON.

Depuis un an?

GILBERTE.

Vous ne savez donc pas que j'ai divorcé?

GASTON.

Vous?

GILBERTE.

Et que je suis remariée?

GASTON.

Avec qui?

ANTONIN.

Avec moi, cher monsieur.

GASTON.

Hein?

GILBERTE, à Antonin.

Tu ne lui as donc pas dit?

ANTONIN.

J'allais le lui dire quand tu es entrée.

GASTON, à part.

Et moi qui lui ai raconté...

GILBERTE.

Mais asseyez-vous donc.

GASTON.

Non, merci; je m'en allais justement.

GILBERTE.

Déjà?... Et cette grande passion d'autrefois?

GASTON.

Quelle passion?

GILBERTE, souriant.

Vous savez bien?... Vous pouvez parler devant mon mari, il sait que vous êtes parti à cause d'une de mes amies.

ANTONIN.

Oui, oui, oui.

GILBERTE.

Mais j'ai été discrète, je n'ai pas prononcé de nom.

GASTON, à part.

Je ne peux pas en dire autant!

GILBERTE.

Eh bien, allez-vous mieux ? Etes-vous guéri?

GASTON, très gêné.

Oui... C'est-à-dire... c'est-à-dire...

GILBERTE, souriant.

Vous flottez, quoi ?

GASTON.

Voilà ! Je flotte.

GILBERTE.

Alors, la crise est passée, vous êtes en pleine convalescence.

ANTONIN.

Et, afin de se remettre plus vite, il venait de me demander de lui louer le rez-de-chaussée de la rue d'Artois... pour faire la noce.

GASTON, à part, entre les dents.

Le chameau!

GILBERTE.

Oh ! mais alors, vous êtes sauvé... du moment que l'appétit revient.

ANTONIN.

Et je disais à ce cher ami que je tenais à louer bourgeoisement et que je ne me souciais pas qu'il entrât chez moi pour faire la fête... Du reste, il le comprend très bien... N'est-ce pas, cher ami?

GASTON, de plus en plus gêné.

Oui, oui... très bien... Je regrette... Je vais chercher ailleurs...

GILBERTE, souriant.

Vous n'avez pas changé... toujours aussi timide... On vous reverra, j'espère?

GASTON.

Avec plaisir... c'est-à-dire... certainement...

GILBERTE, lui tendant la main.

Je reçois tous les mercredis.

ANTONIN, lui tendant son chapeau.

Et moi, tous les jours.

GASTON, prenant congé.

Madame... cher monsieur...

ANTONIN.

Appelez-moi donc « cher ami » ou je croirai que vous me gardez rancune pour le rez-de-chaussée.

GASTON.

Du tout, cher ami. (A part, en remontant.) Sacré gaffeur !

Il sort par le fond reconduit par Antonin.

SCÈNE IX

ANTONIN, GILBERTE.

GILBERTE, à part.

Encore un dont l'amour devait être éternel ! Tous les mêmes! (Haut, très gentiment, à Antonin qui redescend.) Alors, c'est bien vrai, ce que vient de me dire Hé-

lène? Tu ne seras plus jaloux?... Plus jamais?... Tu es guéri?

ANTONIN, *se croisant les bras.*

Ah! ça, madame, aurez-vous bientôt fini de vous moquer de moi?

GILBERTE, *abasourdie.*

Hein?

ANTONIN.

Ce n'était pas d'une de vos amies que ce monsieur était amoureux, mais de vous!... Il m'a tout raconté.

GILBERTE.

Eh bien, oui, c'était de moi, et après?

ANTONIN.

Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était vous?

GILBERTE.

Parce qu'une honnête femme doit savoir garder pour elle certaines choses, tout à fait inutiles à dire, et même dangereuses.

ANTONIN.

Pour qui?

GILBERTE.

Pour tout le monde... Pour vous d'abord, à qui j'épargnais ainsi un motif d'être inquiet, là où vous n'aviez aucune raison sérieuse de l'être... et ensuite pour moi à qui vous n'auriez pas manqué cette occasion de faire une scène de plus. Et pourquoi? Parce que j'aurais résisté à ce monsieur pour me garder à vous!... J'en suis bien récompensée.

ANTONIN.

Permettez...

GILBERTE.

Non, je ne permets pas... surtout en ce moment où je revenais à vous gentiment dans un esprit de conciliation, d'apaisement... Et voilà comme je suis reçue!... Ah! mais! Ah! mais! Ah! mais! Je commence à en avoir par dessus la tête de votre jalousie éternelle, ridicule et stupide!

ANTONIN.

Jadis vous la trouviez charmante, vous en étiez flattée!

GILBERTE.

Parfaitement; c'est que, chez un amant, la jalousie est un hommage, tandis que, chez un mari, elle devient une injure.

ANTONIN, ironique.

Oui! Et elle gêne.

GILBERTE.

Non, monsieur, elle froisse. Et quand rien ne la justifie, ce qui est le cas en la circonstance...

ANTONIN.

Dans la circonstance, c'est possible, mais qui me dit qu'un jour ou l'autre...

GILBERTE, éclatant.

Ah! il est jaloux même de l'avenir! Après la jalousie rétrospective, la jalousie préventive!

ANTONIN.

Oui, madame. (Frappant sur la poche où sont les lettres.) Et j'ai mes raisons pour ça!

GILBERTE.

Vos raisons? Vos raisons?

ANTONIN.

Oui, oui... (Entre les dents.) Qui a bu boira.

GILBERTE.

Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

Hélène paraît par la porte de droite.

SCÈNE X

LES MÊMES, HÉLÈNE.

ANTONIN, à Gilberte.

Je m'entends, madame !

GILBERTE.

Et moi, monsieur, je vous somme de vous expliquer !

HÉLÈNE, atterrée.

Hein ?

GILBERTE, à Hélène.

Tu arrives bien.

HÉLÈNE.

Mais à propos de quoi ?

GILBERTE.

D'une histoire insignifiante qui date de dix-huit mois ! du règne de mon premier mari !

ANTONIN.

Si votre premier mari avait été moins aveugle, et qu'il vous eût mieux surveillée, je n'aurais pas été votre amant !

HÉLÈNE.

Oh !

GILBERTE, à Hélène.

Tu l'entends?... Je ne le lui fais pas dire! Tu l'entends?... Encore un peu, il me reprochera d'être devenue sa femme!

ANTONIN, menaçant.

Si vous êtes ma femme, moi je suis votre mari!

GILBERTE.

Oui, monsieur de la Palisse.

ANTONIN.

Et je vous engage à ne pas l'oublier, sinon...

HÉLÈNE.

Et dire que vous étiez si heureux tous les deux avant votre mariage.

GILBERTE.

Voilà ce que c'est que de s'épouser avant de se marier. C'est bien fait pour moi!

ANTONIN.

Et pour moi donc!

GILBERTE.

J'avais un amant idéal, nous nous adorions, j'ai voulu en faire mon mari, nous ne pouvons plus nous souffrir!

ANTONIN.

A qui la faute, madame, à qui la faute?

GILBERTE, ricanant.

A moi, naturellement!... Tenez, j'en arrive à regretter mon premier mari!

ANTONIN.

Vous dites?

GILBERTE.

Parfaitement! Avec lui, du moins, j'étais heureuse

avec vous. (A Hélène.) Tandis qu'à présent, tu vois à quoi il passe son temps !... A me surveiller, à m'espionner pour savoir ce que je fais, où je vais, d'où je viens!... Je finirai, quand j'irai voir une de mes amies, par être obligée de me faire délivrer un certificat comme une bonne : « Madame Une Telle certifie qu'elle a eu en visite chez elle la nommée Gilberte Bois-Gibert, tel jour, de telle heure à telle heure. . et... » j'oubliais le principal... « et qu'elle n'a eu aucun reproche à lui adresser sur sa conduite ! »

HÉLÈNE.

Tu exagères.

ANTONIN.

Comme toutes les femmes, parbleu!

GILBERTE.

Et il m'avait promis de me rendre heureuse!... Il me jurait que par son amour!.. Son amour!.. Ah! Ah!

ANTONIN.

Il ne s'agit pas d'amour, pour l'instant, mais de devoir!

GILBERTE.

Comme l'autre, ma chère! Il parle comme l'autre! Le devoir! Les mêmes mots! Comme l'autre!

ANTONIN.

Ah! non, pas comme l'autre! Je ne suis pas aveugle, moi, j'y vois clair!

GILBERTE.

Oui, Bélisaire.

ANTONIN, hors de lui.

On ne me trompe pas, moi, vous entendez, on ne me trompe pas! Et je vous le prouverai! Ah! oui, je vous le prouverai!

Il sort par la gauche.

SCÈNE XI

GILBERTE, HÉLÈNE, puis FRANCINE.

GILBERTE, avec défi à l'adresse d'Antonin.

Ah ! on ne te trompe pas, toi ! on ne te trompe pas !

HÉLÈNE.

Gilberte !

GILBERTE.

Eh bien, mon ami, tu n'as plus une faute à commettre, une seule, sinon vingt-quatre heures après !...

HÉLÈNE.

Oh ! une femme comme toi ne peut pas songer, sur un mot maladroit, à prendre un amant !

GILBERTE, très énervée.

Un amant ?.. Tu n'y es pas du tout.

HÉLÈNE.

Alors, quoi ?

GILBERTE.

Je le tromperai... tout simplement pour le tromper... pour rien... pour l'honneur ! Et pas plusieurs fois, non, une fois, une seule !.. Ça suffit pour qu'un homme le soit !

HÉLÈNE.

A quoi cela t'avancera-t-il ?

GILBERTE.

A avoir la satisfaction de me dire : « Il l'est ! » Et, à partir de ce moment-là, il pourra bien me faire

toutes les scènes qu'il voudra... Ah! ah! je te réponds que ça me sera bien égal, car, pendant qu'il parlera, moi, je l'écouterai, calme, tranquille, le sourire aux lèvres, en me disant : « Tu l'es, mon ami, tu l'es! »

HÉLÈNE.

C'est épouvantable d'en être arrivée là!

GILBERTE.

Et je n'aurai pas besoin de chercher avec qui il le sera... je l'ai sous la main.

HÉLÈNE, poussant un cri.

Hein?

GILBERTE.

Un homme qui m'adore et qui m'attend.

HÉLÈNE.

Qui ça?

GILBERTE.

Je n'en sais rien.

HÉLÈNE.

Comment, tu n'en sais rien?

GILBERTE.

Non! Et ce sera le côté original de l'aventure.

HÉLÈNE, stupéfaite.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

GILBERTE.

Une histoire à laquelle une femme heureuse n'eût prêté aucune attention, mais comme ce n'est pas mon cas...

HÉLÈNE.

Enfin, explique-toi... un homme que tu ne connais pas? Alors qui t'a appris?

GILBERTE.

Une lettre mystérieusement remise par un malheureux qui s'était approché de moi, comme pour me demander l'aumône, il y a trois mois, boulevard Haussmann.

HÉLÈNE.

Une lettre ?

GILBERTE.

Intriguée, je l'ouvris. Elle commençait par ces mots : « Madame, vous ne me connaissez pas et je vous aime... » Une lettre tendre, respectueuse, chaste même... qui fait que l'on sourit sans pouvoir se fâcher. Elle était signée Georges.

HÉLÈNE.

Georges ?

GILBERTE.

Oui. J'ai cherché longtemps qui ce prénom pouvait cacher, mais je n'ai rien trouvé. C'est quelqu'un qui me connaît cependant, qui sait l'existence que j'ai, puisque, dans une de ses lettres, il me disait : « Quand vous serez trop malheureuse, moi, je suis là, je vous attends. »

HÉLÈNE.

Comment ? Il t'attend ?

GILBERTE.

Oui, ma chère, avec de l'amour plein le cœur, et des fleurs, paraît-il, plein son appartement.

HÉLÈNE.

J'espère que tu n'as pas répondu ?

GILBERTE.

D'abord, je l'aurais voulu que cela m'eût été impossible, car c'est aujourd'hui seulement qu'il a mis son adresse.

HÉLÈNE.

Aujourd'hui ? Tu as encore reçu ?...

GILBERTE.

Encore?... Mais, depuis trois mois, à chaque instant, c'est une nouvelle lettre et qui me parvient toujours d'une façon mystérieuse.

HÉLÈNE.

Voyons, ma chérie, tu ne vas pas te monter l'imagination.

GILBERTE, *à l'adresse de son mari.*

A qui la faute ?

HÉLÈNE.

Mais c'est insensé, un homme que tu ne connais même pas !

GILBERTE, *à l'adresse de son mari.*

Tant mieux ! Ça n'en sera que plus injurieux pour lui !

HÉLÈNE.

Gilberte ! Gilberte !

GILBERTE, *à l'adresse de son mari.*

Ah ! non, il n'a plus une faute à commettre ! plus une ! La mesure est comble !

HÉLÈNE.

Je t'en prie, calme-toi... Ne te mets pas dans un état pareil... que va-t-on penser?

GILBERTE.

C'est vrai, c'est mon jour... Ah ! je ne suis guère en train de recevoir.

Elle sonne.

HÉLÈNE.

Ecoute, je suis sûre que ton mari regrette déjà...

GILBERTE.

Lui ? Regretter ? Ah! on voit bien que tu ne le connais pas ! (A Francine qui paraît.) Je ne recevrai plus aujourd'hui, vous direz que j'ai la migraine.

FRANCINE.

Bien, madame.

GILBERTE.

Et préparez-moi mon manteau et mon chapeau.

FRANCINE.

Oui, madame.

Elle sort, par la droite, premier plan.

HÉLÈNE.

Où vas-tu ?

GILBERTE.

Où je vais? Prendre l'air. Ah! oui, prendre l'air!

HÉLÈNE.

Veux-tu que je t'accompagne?

GILBERTE.

Non, je te remercie, j'ai besoin d'être seule. — A bientôt, ma chérie.

HÉLÈNE, l'embrassant.

Je viendrai te voir demain. Mais, je t'en conjure, sois raisonnable... réfléchis...

GILBERTE.

Ça ne dépend plus de moi, mais de lui! (En sortant.) Oh ! non, plus une faute à commettre!

Elle entre à droite.

HÉLÈNE, seule.

Comment tout cela finira-t-il ?

Elle remonte comme pour sortir.

SCÈNE XII

HÉLÈNE, ANTONIN.

ANTONIN, entrant par la gauche, à part.

Ah ! non, on ne me trompe pas, moi ! Ah ! non !

HÉLÈNE, redescendant.

Monsieur Bois-Gibert, pendant qu'il en temps encore, laissez-moi vous donner un conseil.

ANTONIN.

Merci, je n'en ai pas besoin.

HÉLÈNE.

Mais...

ANTONIN, un peu sèchement.

Ah ! je vous en prie !.. Je saurai bien me défendre tout seul.

HÉLÈNE.

Bien. (A part.) Ils ont tous cette prétention-là !

Elle sort par le fond.

SCÈNE XIII

ANTONIN, AUGUSTE.

ANTONIN.

S'il le faut, je m'adresserai à une agence de renseignements !

Il remonte.

AUGUSTE, *entrant par la gauche.*

Il y a là un monsieur qui demande si monsieur peut le recevoir. Je l'ai fait entrer dans le bureau.

ANTONIN.

Ah! J'ai bien la tête!... Répondez que je n'y suis pas... Comment s'appelle-t-il, ce monsieur?

AUGUSTE.

M. Château-Laplante.

ANTONIN, *vivement.*

Qu'est-ce que vous dites?

AUGUSTE.

Je dis son nom : M. Château-Laplante.

ANTONIN, *à part.*

Lui? chez moi?... Non, ce n'est pas possible!... (*Haut.*) Vous avez sa carte?

AUGUSTE.

Non, ce monsieur m'a dit son nom.

ANTONIN.

Vous avez mal entendu.

AUGUSTE.

Mais, monsieur...

ANTONIN.

Je vous répète que vous avez mal entendu. Demandez-lui sa carte.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

Il sort.

ANTONIN, *seul.*

Château-Laplante! Ici! (*Haussant les épaules.*) C'est invraisemblable. (*Il guette la rentrée d'Auguste et dès

qu'il reparaît avec la carte, il va vivement à lui.) Ah ! (Lisant sur la carte.) Achille Château-Laplante. (Très troublé, à part.) Voyons, voyons, voyons, ce n'est pas possible !

AUGUSTE.

Faut-il faire entrer?

ANTONIN, vivement.

Attendez ! (Il lui fait signe de venir près de lui et baissant un peu la voix.) Comment est-il, ce monsieur ?... assez grand?

AUGUSTE.

Oui, monsieur, assez.

ANTONIN.

Habillé... pas très bien ?

AUGUSTE.

Oh ! si, monsieur, très chic.

ANTONIN.

Est-ce qu'il a une barbe longue, mal soignée?

AUGUSTE.

La moustache seulement... et frisée.

ANTONIN, rassuré.

Oui... Et pas de grands cheveux, n'est-ce pas?

AUGUSTE.

Non, plutôt courts, avec une raie.

ANTONIN, à part.

Ce n'est pas lui, j'en étais sûr. (Regardant la carte.) Cependant?... Ah! quelqu'un qui vient de sa part... C'est différent... (A Auguste.) Faites entrer. (Auguste sort.) Qu'est-ce qu'il me veut, ce monsieur-là?... Je vais bien le savoir.

AUGUSTE, au fond, précédant Achille.

Par ici, monsieur.

Il introduit Achille par la gauche et sort en fermant la porte.

SCÈNE XIV

ANTONIN, ACHILLE.

Achille entre, il est complètement transformé, simples moustaches, cheveux courts, habillé avec une grande élégance, gants clairs, souliers vernis, canne, fleur à la boutonnière. L'allure elle-même s'est modifiée et de lourde elle est devenue aisée. En entrant, il s'incline sans dire un mot.

ANTONIN, saluant également.

Monsieur.

Il lui indique un siège.

ACHILLE, refusant.

Inutile, je ne reste qu'un instant.

ANTONIN, à part.

Hein!... Cette voix!

Il regarde attentivement Achille.

ACHILLE.

Je viens tout simplement, monsieur....

ANTONIN, le reconnaissant.

Mais!...

ACHILLE, très calme.

Quoi?

ANTONIN, stupéfait.

Vous! c'est vous!

ACHILLE.

Je ne m'explique pas cet étonnement.

ANTONIN, *à part.*

Lui !

ACHILLE.

On vous a bien dit mon nom ? On vous a bien remis ma carte ?

ANTONIN, *ahuri.*

Oui, oui.

Il l'examine.

ACHILLE, *souriant.*

Ah ! j'y suis !... Vous êtes comme tout le monde... ma transformation.

ANTONIN.

Le fait est...

ACHILLE.

Il y a parfois dans la vie, des événements qui motivent un changement de costume et de caractère... mais c'est bien moi.

ANTONIN.

En effet... maintenant, je vous retrouve.

ACHILLE.

Du reste, on se retrouve toujours.

ANTONIN, *à part.*

Est-ce qu'il viendrait avec l'intention de se fiche de moi ? (*Haut.*) Si vous voulez bien m'expliquer, monsieur...

ACHILLE.

Le motif de ma visite ?... Parfaitement. Je viens vous faire une petite restitution.

ANTONIN, *étonné.*

Une restitution, à moi ?

ACHILLE.

Ce matin, en ouvrant mon courrier, j'ai trouvé une lettre qui m'était adressée, mais qui vous concerne et je vous l'apporte.

Il prend la lettre dans un portefeuille qu'il tire de sa poche.

ANTONIN.

Dans votre courrier? une lettre qui me concerne? moi?

ACHILLE, tout en tirant la lettre de son enveloppe.

Oui. (A part.) Ah! vous m'avez trompé tous les deux et vous avez cru que je ne me vengerais pas! (Haut.) La voici.

Il donne la lettre à Antonin et remet l'enveloppe dans sa poche.

ANTONIN, la prenant.

Merci.

ACHILLE, à part.

C'est la quatrième que tu reçois de moi, mon bon Antonin.

ANTONIN, lisant.

Monsieur, votre femme va bien souvent au Louvre... (A lui-même.) Hein!... Encore!... (Se ressaisissant et très calme.) Pardon, monsieur, mais je ne vois rien dans cette lettre qui indique qu'elle puisse me concerner... et même, je me demande pourquoi vous me l'apportez.

Il lui tend la lettre.

ACHILLE, la prenant.

C'est cependant bien simple. J'aurais reçu cette lettre il y a dix-huit mois... j'étais marié... il n'y aurait eu aucun doute... mais aujourd'hui, ma femme

étant devenue la vôtre, ce n'est donc plus moi que cette lettre concerne... mais vous.

Il lui rend la lettre.

ANTONIN, la prenant.

En effet... en effet...

ACHILLE.

Voilà pourquoi je vous l'ai apportée.

ANTONIN.

Je vous en remercie, monsieur.

ACHILLE.

C'est le cas où jamais de répondre : « Il n'y a pas de quoi. » (Saluant.) Monsieur.

ANTONIN.

Monsieur.

ACHILLE, à part.

Et maintenant tâchons de savoir où ils en sont.

ANTONIN, à part, regardant la lettre.

C'est inouï !

ACHILLE.

Mon Dieu, monsieur, il ne faut pas attacher trop d'importance à ces choses-là. Qui n'a pas reçu au moins une lettre annonyme dans sa vie ?

ANTONIN, étourdiment.

Une, oui... mais quand on en a déjà reçu trois !

ACHILLE.

Comment, trois ?

ANTONIN, regrettant son aveu.

Oui... enfin... (Se décidant à parler.) Eh bien, oui, trois... c'est-à-dire quatre avec celle-ci.

ACHILLE.

Non ? Et les trois autres font également allusion ?

ANTONIN, tirant les autres lettres de sa poche.

Allusion ? Elles sont identiques ! Tenez, voyez vous-même.

Il les lui montre.

ACHILLE.

Ah ! c'est curieux !... C'est une farce !

ANTONIN.

Eh bien, si je connaissais le mauvais farceur !

ACHILLE.

Vous ne vous doutez pas du tout ?...

ANTONIN.

Pas du tout. (Naïvement.) Et vous ?

ACHILLE.

Mon Dieu, moi, ça m'intéresse moins que vous.

ANTONIN.

Oui, c'est vrai, je vous demande pardon.

ACHILLE.

Du tout, cher ami... (Se reprenant.) Cher monsieur. (Se reprenant encore et avec un peu de dignité.) Monsieur... (Un silence un peu gêné, surtout de la part d'Antonin. Achille avec un ton bon enfant.) Excusez le terme qui m'a échappé, mais quand on a eu, pendant vingt ans, l'habitude d'appeler quelqu'un « mon ami. » Et puis, s'il faut être franc, je ne vous en veux plus, car je suis très heureux, moi.

ANTONIN.

Ah !

ACHILLE.

Oui. Je n'étais pas fait pour le mariage. Aussi, une fois divorcé, dès que j'ai été délivré d'une femme qui me rendait la vie insupportable, que je me suis

senti redevenu garçon, c'est-à-dire libre, indépendant! Ah! mon ami!... Oh! pardon... Eh bien, non, après tout, je dis bien, mon ami! car en somme, c'est à vous que je dois mon bonheur... peut-être d'une façon un peu spéciale... il n'en est pas moins vrai que c'est à vous que je le dois, à vous seul.

ANTONIN, à part.

Il est heureux, lui!

ACHILLE.

Il se trouve qu'en même temps, j'ai contribué... sans le vouloir, c'est vrai... mais enfin, j'ai contribué à faire votre bonheur, à vous... car vous êtes heureux, n'est-ce pas?

ANTONIN, avec enthousiasme.

Oui.

ACHILLE.

De quel ton vous me dites ça?

ANTONIN.

Mais... je vous assure...

ACHILLE.

Voyons, parlez... ce n'est pas un étranger qui vous interroge en ce moment, c'est un camarade de vingt ans. Ne seriez-vous pas heureux, par hasard? (Voyant qu'Antonin hésite encore.) Allons... allons...

ANTONIN, s'attendrissant.

Eh bien, non, là!

ACHILLE, à part, ravi.

Allons donc! (Haut.) Pas heureux, vous, mon cher Antonin?

ANTONIN, avec émotion.

Ah! mon bon Achille, si tu savais combien je regrette de t'avoir trompé!

ACHILLE.

Est-ce curieux qu'il y a toujours un moment dans la vie où l'on regrette ces choses-là !

ANTONIN.

Et c'est surtout pour moi que je le regrette.

ACHILLE.

Merci.

ANTONIN.

Oh ! pardon... je voulais dire...

ACHILLE.

Ça ne fait rien, ça ne fait rien... Alors, ça ne va pas avec ma femme... avec la vôtre?... Quoi ? Ces lettres auraient-elles dit vrai ?

ANTONIN.

J'en ai peur.

ACHILLE.

Elle vous trompe ?

ANTONIN.

Je n'en sais rien.

ACHILLE.

Et vous n'avez pas cherché à savoir ?

ANTONIN.

Cherché ? Je ne fais que ça ! Mais elle est si maligne, si rusée ! D'ailleurs, vous la connaissez.

ACHILLE.

Oui... oui... Et qu'est-ce qui peut vous faire croire ?

ANTONIN.

Ah ! mon cher, ces mille petits détails qui ne sont rien par eux-mêmes, mais qui en disent long. Elle est nerveuse, irritable et elle dit que c'est moi. Elle

sort pour aller au Louvre... et j'apprends... par hasard... qu'elle est allée au Bon Marché.

ACHILLE.

Diable ! Diable !

ANTONIN.

Et puis ces lettres anonymes, qui se succèdent, entretiennent mes inquiétudes ; je vis dans des transes perpétuelles, poursuivi par cette phrase menaçante : « Qui a bu, boira ! »

ACHILLE, à part.

Ça va bien.

ANTONIN.

Et ce n'est plus une existence de se dire, comme je le fais tous les jours, à tous les instants : « Est-ce pour aujourd'hui ? Sera-ce pour demain ? »

ACHILLE.

Sans compter qu'on peut se dire aussi : « C'était peut-être hier ? »

ANTONIN, vivement.

Hier, vous croyez?

ACHILLE.

C'est une façon de parler.

ANTONIN.

Ah! bon. (Se levant.) Il y a des femmes, voyez-vous, qui ne savent pas apprécier le mari qu'elles ont.

ACHILLE.

A qui le dites-vous ?

ANTONIN.

C'est juste... Et encore, vis-à-vis de vous... elle était presque excusable.

ACHILLE, se levant.

N'insistez pas, je vous en prie.

ANTONIN.

Oui... d'autant plus qu'il ne s'agit pas de vous en ce moment, vous êtes heureux, vous, tandis que moi...

ACHILLE, à part, en reprenant son chapeau et sa canne.

Maintenant quelques bons conseils et je n'aurai plus qu'à attendre. (Haut.) Voyons, que diable, on ne se laisse pas abattre ainsi... on se défend!

ANTONIN.

Oh! ça! Elle a beau être rusée, je serai plus rusé qu'elle.

ACHILLE.

Ça!... N'y comptez pas. (Geste d'Antonin.) Non!... voyez-vous, depuis un an, j'ai beaucoup étudié les femmes... n'essayons jamais de ruser avec elles. Sur ce terrain-là, le bon Dieu lui-même perdrait son latin. A leurs ruses, opposons la seule et faible chance que le ciel nous a donnée, la force.

ANTONIN.

La force?

ACHILLE.

Oui, montrez que vous êtes le maître.

ANTONIN.

Oui.

ACHILLE.

Soyez ferme, énergique, brutal même, s'il le faut.

ANTONIN.

Oui, oui.

ACHILLE.

Votre femme veut-elle sortir? Mettez votre cha-

peau et accompagnez-la. (Comme s'il s'adressait à une femme.) Madame, vous ne sortirez plus sans moi!

ANTONIN.

Très bien, vous avez raison, cela vaut cent fois mieux que de la faire suivre.

ACHILLE.

Parbleu! Oh! elle commencera par crier, par se révolter... Tenez bon!

ANTONIN.

Soyez tranquille.

ACHILLE.

Et quand elle verra que ses cris, ses menaces, ses ruses sont sans effet, elle finira par courber la tête.

ANTONIN, avec énergie.

Il faudra qu'elle la courbe!

ACHILLE.

Et de cette façon, vous êtes sûr de votre affaire.

ANTONIN, lui serrant la main.

Merci.

Paraît Francine par la droite.

ACHILLE, entendant la porte s'ouvrir et sans voir Francine, bas à Antonin.

C'est elle?

ANTONIN.

Non, la femme de chambre.

SCÈNE XV

Les Mêmes, FRANCINE, puis AUGUSTE.

ANTONIN, à Francine.

Qu'est-ce que vous voulez?

FRANCINE.

Madame a laissé ses épingles à chapeau, madame va sortir.

ANTONIN, *vivement.*

Madame va sortir ?

FRANCINE.

Oui, monsieur.

ANTONIN, *à part, avec défi.*

Ah! ah!

ACHILLE, *bas à Antonin.*

Cela tombe à merveille.

ANTONIN, *à Francine.*

Vous direz à madame que j'ai deux mots à lui dire avant qu'elle ne sorte.

FRANCINE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

ACHILLE.

Je vous laisse... Et de la fermeté, hein? ou vous êtes perdu.

ANTONIN.

Oui, oui, et merci de vos bons conseils.

ACHILLE, *avec modestie.*

Oh! (*A part, sortant.*) Allons, allons, je crois que nous serons bientôt quittes.

Il sort.

SCÈNE XVI

ANTONIN, *seul, puis* GILBERTE, *puis* FRANCINE.

ANTONIN, *seul.*

Ah! oui! Il a raison! (*Réfléchissant.*) Sortir?.. quand

elle vient à peine de rentrer?... Et son jour de réception?... Oh! oh! voilà une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper. (A Auguste qui paraît de gauche.) Ma canne, mon chapeau, mes gants.

Auguste sort.

GILBERTE, entrant tout habillée en mettant ses gants.

Vous avez à me parler?

ANTONIN.

Oui. (Voyant entrer Auguste, à Gilberte.) Un instant, je vous prie. (A Auguste qui paraît avec les affaires demandées par Antonin.) Merci.

Auguste sort avec Francine qui était entrée derrière Gilberte. Antonin met son chapeau et commence à mettre ses gants.

ANTONIN.

Et maintenant, où allons-nous?

GILBERTE.

Vous dites?

ANTONIN.

Je dis : où allons-nous? au Louvre ou au Bon Marché? Je vous accompagne.

GILBERTE, stupéfaite.

Vous m'accompagnez?

ANTONIN.

Parfaitement. A partir d'aujourd'hui, vous ne sortirez plus sans moi.

GILBERTE, suffoquée.

Quoi?

ANTONIN, scandant les mots.

Vous ne sortirez plus sans moi.

GILBERTE, répétant.

Je ne sortirai plus?

ANTONIN.

Sans moi.

GILBERTE, se contenant, et à part.

Il n'avait plus qu'une faute à commettre, il n'a même pas attendu jusqu'à demain !

ANTONIN.

C'est clair, n'est-ce pas ? Je vous attends.

Il remonte vers la porte d'entrée.

GILBERTE, à part.

Oh ! l'imbécile ! l'imbécile ! l'imbécile !

Tout en disant cela, elle a vivement retiré son chapeau et ses gants qu'elle pose sur la table, puis elle s'assied.

ANTONIN, la regardant.

Ah ! ah ! vous ne sortez plus ?

GILBERTE, très calme.

Vous le voyez.

ANTONIN.

Il faut croire que ma décision contrarie singulièrement vos projets.

GILBERTE.

Il faut croire.

ANTONIN.

Soit ! Ne sortons pas. (A part.) Elle allait à un rendez-vous, c'est sûr ! Ah ! il m'a donné un fameux conseil !

GILBERTE, à part.

Toi, tu viens de prononcer ta condamnation !

Elle se lève tout en chantonnant.

Il était une bergère
Et ron, ron, ron, petit patapon
Il était une bergère

Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

ANTONIN, à part.

Chante, va, chante! Quand je devrais ne pas te quitter pendant dix ans!

Il s'est assis et a pris un journal qu'il se met à lire. Gilberte, tout en chantant, est descendue à la table de droite ; elle s'assied.

GILBERTE, à part.

Ah! je ne sortirai pas sans toi! (Faisant ce qu'elle dit.) Eh bien... une simple feuille de papier blanc dans une enveloppe... et je sors.

Elle cachète l'enveloppe et se lève en tenant ostensiblement l'enveloppe à la main.

ANTONIN, à part, regardant et croyant qu'elle vient d'écrire.

Elle a écrit... elle le prévient... (Voyant que Gilberte remonte comme pour aller vers la sonnette, il se précipite au-devant d'elle, et très calme.) Inutile de sonner. Vous avez une lettre à faire porter? Je m'en charge.

GILBERTE, très calme et très aimable.

Merci, je préfère m'en charger moi-même.

ANTONIN.

Pour que je ne sache pas le nom de la personne à qui vous écrivez.

GILBERTE.

Parfaitement.

ANTONIN.

Il est problable alors que cette lettre n'est pas adressée à une de vos amies.

GILBERTE.

Vous l'avez dit.

ANTONIN.

A un de mes amis peut-être ?

GILBERTE.

Le meilleur !

ANTONIN, ne se contenant plus.

Donnez-moi cette lettre !

GILBERTE.

Encore ? Il faut soigner ça ! C'est une manie.

ANTONIN, se montant.

Je vous jure que cette lettre ne parviendra pas à celui à qui vous la destinez !

GILBERTE.

Ah ? croyez-vous ? C'est possible !... Mais en tout cas, vous ne l'aurez pas non plus.

Elle jette la lettre dans sa chambre dont elle ferme la porte à clef.

ANTONIN, à part.

Elle a jeté la lettre dans sa chambre ? (Haut.) Ah ! je ne l'aurai pas ?

GILBERTE.

Non, car la chambre est sans issue et voici la clef.

Elle la garde à la main.

ANTONIN, absolument exaspéré.

Eh bien, cette clef, vous allez me la donner... et quand je devrais employer la force !

GILBERTE.

Vous porteriez la main sur moi ?

ANTONIN.

Parfaitement.

GILBERTE.

Ah ! le misérable !

ANTONIN.

Donnez-moi cette clef !

GILBERTE.

Non !

ANTONIN, lui prenant les mains.

Je l'aurai !

GILBERTE, se débattant.

Ah ! Ah ! vous êtes un misérable !

ANTONIN.

La clef ! (Il lui arrache la clef des mains.) Ah !

GILBERTE.

Ah ! le lâche, le lâche !

Antonin a été ouvrir la porte et se précipite dans la chambre. A peine a-t-il disparu que Gilberte qui le guettait, se précipite vers la porte, la ferme à clef et retire la clef.

GILBERTE, triomphant.

Et allez donc !... Ah ! je ne sortirai pas sans toi ! ah ! on ne te trompe pas ! (Tout en parlant, elle a gardé la clef à la main et elle a pris très vivement ses gants et son chapeau qu'elle ne remet pas, dans sa hâte à se sauver. A ce moment Francine paraît et Gilberte lui dit :) Francine, je sors. Si monsieur vous demande où je suis allée, vous lui répondrez : « Madame est au Louvre ! On vient de percer une nouvelle porte ! »

Elle remonte vivement vers la porte de sortie.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un petit salon très élégant chez Château-Laplante, ayant porte d'entrée en pan coupé, à gauche. — Fenêtre au fond. Porte à droite. — A gauche, un divan, devant lequel, au fond, est un guéridon. — Une petite table au milieu. — A gauche de la table, un fauteuil; à droite, un canapé. — Pouf devant la table. — A droite et à gauche de la table, consoles sur lesquelles se trouvent des vases. — Sonnette électrique près du divan, mais dissimulée dans la boiserie, de façon à ce qu'on ne l'aperçoive pas tout de suite.

SCÈNE PREMIÈRE

ACHILLE, seul, puis ODETTE.

La scène est vide.

ACHILLE, entrant, son chapeau sur la tête, et tenant à la main des fleurs enveloppées dans un papier.

Tout va bien!... Et si son mari met à exécution les beaux conseils que je lui ai donnés tout à l'heure, (Il pose les fleurs sur la table et sonne.) j'ai idée que je ne n'attendrai plus longtemps et que nous serons bientôt quittes. (A Odette qui entre par la droite.) Odette...

ODETTE.

Monsieur?

ACHILLE, tout en ôtant ses gants.

Il n'y a pas de lettres pour moi?

ODETTE.

Non, monsieur.

ACHILLE.

Personne n'est venu me demander?

ODETTE.

Personne, monsieur.

ACHILLE.

Bon.

Il lui donne ses gants et elle l'aide à enlever son pardessus.

ODETTE.

Du reste, le service de monsieur n'est pas bien fatigant sous le rapport des visites, monsieur en reçoit si peu!

Elle pose sur le canapé le chapeau, la canne et le pardessus d'Achille.

ACHILLE.

Eh bien, je crois que je vais en recevoir une bientôt, Odette.

ODETTE.

Aujourd'hui, monsieur?

ACHILLE.

Aujourd'hui ou demain, ou après-demain, je ne sais pas encore. En attendant, vous allez très gentiment disposer ces fleurs dans les vases.

Il ôte le papier qui enveloppe les fleurs.

ODETTE, étonnée.

Des fleurs?

ACHILLE.

Et tous les jours, jusqu'à nouvel ordre, vous les remplacerez par des nouvelles, n'est-ce pas ?

ODETTE, prenant une gerbe de fleurs et allant la disposer dans les vases.

C'est une dame que monsieur attend ?

ACHILLE, tout en mettant des violettes dans un petit vase qui est sur la table.

Oui, Odette, c'est une dame.

ODETTE, un peu tristement.

Ah!

ACHILLE, un peu étonné.

Que veut dire ce « ah ! » ?

ODETTE.

Rien, monsieur, rien.

ACHILLE.

Si ; vous n'êtes pas une personne, Odette, à dire « ah » sans raison.

ODETTE, redescendant vers la table, puis prenant des fleurs.

Eh bien, monsieur, n'est-ce pas, depuis trois mois que monsieur habite ce petit hôtel et que je suis au service de monsieur, il n'était encore jamais venu de dame chez monsieur, alors...

ACHILLE, riant.

Vous aviez fini par vous imaginer qu'il n'en viendrait jamais?

ODETTE.

Oui, monsieur, et je m'étais faite à l'idée que...

ACHILLE.

Que... quoi ?

ODETTE.

Rien, monsieur, je vous demande pardon... Je vais arranger ces fleurs.

Elle remonte vers la gauche de la fenêtre.

ACHILLE, à part, gagnant un peu la droite.

Ah ! ça, est-ce que, sans m'en douter, j'aurais fait la conquête de ma femme de chambre ?... Alors, je suis donc capable d'inspirer une passion ? Ah ! parfait ! De mieux en mieux ! (Regardant Odette et avec une certaine pitié.) Ah ! bien oui, mais cette pauvre petite... je ne veux pas que... (Haut.) Venez un peu ici, Odette, et répondez-moi. Est-ce que vous avez un amoureux ?... Répondez.

ODETTE, après une hésitation.

J'en avais un, mais il s'est fâché avec moi, il y a huit jours.

ACHILLE.

Fâché ? Pourquoi ça ?

ODETTE.

Parce que...

Elle s'arrête.

ACHILLE.

Parce que ?

ODETTE.

Parce qu'il trouvait que je lui disais trop de bien de monsieur.

ACHILLE.

De moi ?

ODETTE.

C'était tout naturel, monsieur est si bon, si doux, si facile à servir...

ACHILLE.

Oui, oui... (A part.) C'était bien cela.

ODETTE.

Alors, comme Eugène était d'une jalousie...

ACHILLE, allant vers Odette.

Oui, oui... Eh bien, je vais vous donner un conseil, Odette. Vous allez revoir Eugène... (Geste d'Odette.) Si... si... et à partir d'aujourd'hui vous lui direz du mal de moi.

ODETTE.

Je ne pourrai jamais, monsieur.

ACHILLE.

Il le faut, Odette, vous me ferez plaisir. Alors Eugène ne sera plus jaloux, vous recommencerez à vous aimer tous les deux, et il faut que vous aimiez Eugène, Odette, car si vous n'aimiez plus Eugène qui vous aime, et qui fera certainement votre bonheur, vous risqueriez peut-être d'aimer quelqu'un qui ne peut pas vous aimer et vous seriez très malheureuse.

ODETTE, pensive.

Oui, monsieur a peut-être raison.

ACHILLE.

Si vous connaissiez un peu la vie, Odette, vous sauriez qu'on a toujours raison dans les conseils qu'on donne aux autres et que les autres ont toujours tort de ne pas les suivre! (A part.) excepté quand on leur en a donné de mauvais. (Haut.) Alors, c'est entendu?

ODETTE, qui est allée poser un bouquet de roses sur le guéridon.

Puisque monsieur l'exige, je reverrai Eugène.

ACHILLE.

Bon. Maintenant, écoutez-moi bien. La dame que j'attends demandera M. Georges.

ODETTE, *étonnée*.

M. Georges?

ACHILLE.

C'est moi. Ne cherchez pas à comprendre et retenez simplement ce que je vous dis.

ODETTE.

Bien, monsieur.

ACHILLE.

Elle demandera M. Georges. Vous lui répondrez : « C'est ici. » Vous la ferez entrer dans ce salon et vous viendrez me prévenir.

ODETTE.

Bien, monsieur.

ACHILLE.

Il se peut que cette dame vous interroge sur moi.

ODETTE.

Oh ! Monsieur peut être tranquille, je ne répondrai rien.

ACHILLE.

Au contraire, Odette, vous pourrez répondre à toutes les questions qu'on vous posera.

ODETTE.

Ah?

ACHILLE.

A la condition que vous parlerez toujours de M. Georges et jamais de M. Château-Laplante... C'est bien compris ?

ODETTE.

Mais je ne serai pas obligée de dire à cette dame du mal de monsieur, comme à Eugène ?

ACHILLE.

Non, vous direz ce que vous voudrez, Odette.

ODETTE.

Je dirai ce que je pense, monsieur.

ACHILLE.

C'est ça.

ODETTE.

Monsieur trouve-t-il les fleurs arrangées à son goût ?

ACHILLE.

Parfait. (Désignant son chapeau, ses gants et son pardessus.) Emportez ceci et laissez-moi.

ODETTE.

Bien, monsieur. (A part, en sortant.) Est-il assez bon, cet homme-là ! Est-il assez bon !

Elle sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE II

ACHILLE, seul, réfléchissant, puis ODETTE.

ACHILLE, allant s'asseoir sur le divan.

Voyons ? Les instructions données à Odette, le portier prévenu qu'on viendra demander M. Georges, je crois que j'ai tout prévu... Ah !... (Se levant et tirant une lettre de sa poche.) La lettre pour Antonin. (Il lit l'adresse.) « Monsieur Bois-Gibert, 12, avenue de

l'Alma » (Tirant la lettre de l'enveloppe et lisant :) « Allez » vite chercher votre femme chez M. Georges, 26, » rue Fortuny. » (Il glisse la lettre dans l'enveloppe, puis met l'enveloppe dans sa poche.) Je crois que ce sera la dernière que je lui enverrai, à ce cher Antonin. Ah! tu m'as pris ma femme, eh! bien, tu la trouveras dans mes bras et nous serons quittes. (A ce moment on entend sonner au dehors.) On a sonné!... Ce serait déjà...? (Ecoutant.) Si c'est elle, il vaut mieux qu'elle ne me voie pas tout de suite.

Il se dirige vers la droite. Odette paraît.

ODETTE.

Monsieur?

ACHILLE, lui faisant signe.

Chut!... (Bas.) Fermez la porte. (Odette ferme la porte.) C'est cette dame?

ODETTE.

Non, monsieur, c'en est une autre.

ACHILLE.

Une autre? Pourquoi cette supposition?

ODETTE.

C'est parce que cette dame-là n'a pas demandé M. Georges, mais M. Château-Laplante.

ACHILLE, réfléchissant.

Ah!... Elle ne vous a pas dit son nom?

ODETTE.

Si, monsieur... Madame Chastenet.

ACHILLE, étonné, à lui-même.

Madame Chastenet?... chez moi?... Qu'est-ce qu'elle me veut?... (Haut.) Faites entrer.

ODETTE.

Bien, monsieur. (A part.) Au lieu d'une dame, voilà qu'il en vient deux maintenant.

Elle sort.

ACHILLE, seul.

Il y a toujours intérêt à causer avec les mauvaises langues. C'est souvent instructif.

Madame Chastenet paraît au fond. Elle entre, introduite par Odette qui disparaît en fermant la porte.

SCÈNE III

ACHILLE, MADAME CHASTENET.

ACHILLE, saluant.

Chère madame.

MADAME CHASTENET, restant sur le seuil de la porte.

Avant tout, répondez-moi franchement : je ne vous dérange pas?

ACHILLE.

Du tout.

MADAME CHASTENET.

Je ne suis pas indiscrète ?

ACHILLE.

Pas le moins du monde.

MADAME CHASTENET.

Bien vrai?

ACHILLE.

Bien vrai.

MADAME CHASTENET, descendant.

Du reste, j'entre et je sors, je ne m'assieds même

pas. (Regardant autour d'elle.) Savez-vous que vous êtes très joliment installé... un petit hôtel décoré avec un goût!

ACHILLE.

Qui vous étonne un peu de ma part, avouez-le.

MADAME CHASTENET.

Je l'avoue... Quand je me rappelle votre grande barbe, vos souliers de chasse et votre pipe, et que je vous vois dans cet intérieur... C'est vrai que vous avez vendu votre propriété ?

ACHILLE.

Oui.

MADAME CHASTENET.

Alors, vous n'êtes plus agriculteur du tout?

ACHILLE.

Est-ce que j'en ai encore l'air ?

MADAME CHASTENET.

Oh ! non ! Et même, vous êtes transformé à un tel point...

ACHILLE, souriant.

Que je suis méconnaissable... on me le disait encore il y a une heure.

MADAME CHASTENET, souriant.

Il doit y avoir là l'influence d'une femme.

ACHILLE.

Tout juste; mais je ne suppose pas que ce soit seulement pour m'interviewer que...

MADAME CHASTENET.

Non, et le motif de ma visite est bien banal, allez. Je viens tout simplement vous demander, de la part de mon mari, si vous voulez nous faire le plaisir de venir dîner avec nous un de ces jours.

ACHILLE.

Très volontiers.

MADAME CHASTENET, cherchant.

Voyons... mercredi prochain?

ACHILLE.

C'est entendu.

MADAME CHASTENET.

Voilà tout ce que je voulais savoir... et je m'en vais.

ACHILLLE, tranquillement.

Non.

MADAME CHASTENET.

Comment, non?

ACHILLE.

Vous ne m'avez encore dit que le prétexte de votre visite.

MADAME CHASTENET.

Le prétexte?

ACHILLE.

Maintenant, dites-moi la raison, la vraie.

MADAME CHASTENET.

Mais je vous assure...

ACHILLE.

Et même dites-la moi bien vite, car j'attends quelqu'un et, si nous étions dérangés, voyez donc comme vous seriez désolée.

MADAME CHASTENET.

Au fait, je ne sais pas pourquoi j'hésite; ce que j'ai à vous apprendre ne peut que vous être agréable.

ACHILLE, avec reproche.

Et vous me faites languir !.. Je vous écoute.

Ils s'asseyent tous les deux, madame Chastenet à gauche de la table, dans le fauteuil, Achille sur le pouf.

MADAME CHASTENET.

Eh bien, ça ne va pas du tout, du tout, du tout !

ACHILLE.

Qu'est-ce qui ne va pas du tout ?

MADAME CHASTENET.

Le ménage Bois-Gibert.

ACHILLE, jouant l'étonnement.

Qu'est-ce que vous me racontez là ?

MADAME CHASTENET.

La vérité. Il y a deux heures, je suis allée voir Gilberte, et le hasard m'a fait assister à une scène entre elle et son mari. Oh ! une scène !

ACHILLE.

Vraiment ?

MADAME CHASTENET.

Des reproches ! des menaces ! J'ai vu le moment où ils allaient se battre !

ACHILLE.

Se battre ?

MADAME CHASTENET.

Se battre !

ACHILLE, à part.

Allons ! mes conseils au mari seront arrivés à point.

MADAME CHASTENET.

Ça vous fait plaisir, hein, ce que je viens vous annoncer là ?

ACHILLE.

Je vous dirais le contraire que vous ne me croiriez pas.

MADAME CHASTENET.

Oh ! ça !.. Qu'est-ce que je désire, moi ? Faire plaisir aux gens.

ACHILLE.

Vous avez un cœur d'or !

MADAME CHASTENET.

J'ai un cœur de femme, voilà tout ! (Se levant.) Et là-dessus, je me sauve, d'autant plus que vous m'avez prévenue que vous attendiez quelqu'un... et puis je suis assez compromise comme cela.

ACHILLE, qui s'est levé également.

Compromise ?

MADAME CHASTENET.

Dame ! si on m'avait vue entrer chez vous !.. il y a tant de mauvaises langues !

ACHILLE.

Oh ! je ne suis pas un homme dangereux.

MADAME CHASTENET.

Jadis vous ne l'étiez pas, mais aujourd'hui... et la preuve, c'est que je parie que c'est une femme que vous attendez.

ACHILLE.

Eh bien, oui !

MADAME CHASTENET.

Une femme mariée ?

ACHILLE.

Plutôt deux fois qu'une.

MADAME CHASTENET.

Je ne vous demande pas son nom, bien entendu... dites-moi seulement si je la connais ?

ACHILLE.

Vous la connaissez.

MADAME CHASTENET, vivement.

Ah !... C'est une de mes amies ?

ACHILLE.

C'est une de vos amies.

MADAME CHASTENET.

Ah !

ACHILLE, souriant.

Vous donneriez cher pour savoir qui c'est, hein ?

MADAME CHASTENET.

Il est bien évident que vous ne la nommerez pas.

ACHILLE.

Si, mais vous ne voudrez pas me croire.

MADAME CHSTENET, très curieuse.

Qui ?

ACHILLE.

Madame Bois-Gibert.

MADAME CHASTENET, haussant les épaules et déçue.

Oh ! voyons !

ACHILLE, riant.

Quand je vous le disais que vous ne voudriez pas me croire.

MADAME CHASTENET.

Vous n'êtes pas gentil, je viens vous apprendre des choses très agréables et, pour me remercier,

vous vous moquez de moi. Allons, je vous laisse... A mercredi.

Elle remonte vers la porte de gauche.

ACHILLE.

Non, pas par là!.. là, c'est l'entrée.

MADAME CHASTENET.

Ah! il y a une sortie?

ACHILLE.

Le premier devoir d'un célibataire est de ne pas compromettre les dames qu'il reçoit.

Coup de sonnette à la cantonade.

MADAME CHASTENET.

C'est elle!.. Je me sauve!

ACHILLE, ouvrant la porte de droite.

Je vous reconduis.

MADAME CHASTENET.

Pour être bien sûr que je m'en vais?

ACHILLE, souriant.

Justement.

MADAME CHASTENET.

Ah! oui, par exemple, vous êtes changé, vous!

Elle disparaît au moment où Odette paraît à la porte d'entrée qu'elle referme derrière elle.

SCÈNE IV

ACHILLE, ODETTE.

ACHILLE, prêt à sortir, à Odette.

C'est?..

ODETTE.

Pour M. Georges, oui, monsieur.

ACHILLE.

Bon. Attendez. (Il regarde dans la pièce où a disparu madame Chastenet et parlant au dehors.) Cette porte-là, oui. (Saluant.) Chère madame! (On entend le bruit d'une porte qui se referme. Achille revient en scène. — A part.) Comme ça, je suis tranquille.

ODETTE.

Faut-il faire entrer?

ACHILLE.

Un instant! (Prenant dans sa poche la lettre écrite pour Antonin.) Prenez cette lettre, mettez-la dans votre poche et dans un quart d'heure vous descendrez la donner à un commissionnaire pour qu'il la porte... Il n'y a pas de réponse.

ODETTE.

Bien, monsieur.

ACHILLE.

Et n'oubliez pas, je ne suis que M. Georges.

ODETTE.

Oui, monsieur.

ACHILLE, se dirigeant vers la porte de droite, — à part.

Allons, je crois qu'avant une heure, je serai vengé des deux!.. (Haut.) Faites entrer.

Il sort par la droite.

SCÈNE V

GILBERTE, ODETTE.

ODETTE.

Si madame veut bien se donner la peine d'entrer.

Gilberte paraît. Elle est habillée comme au deuxième acte. Elle a une voilette qui lui dissimule le visage, mais sans le cacher complètement. Elle regarde rapidement autour d'elle et semble surprise de ne voir personne.

GILBERTE, à part, hésitante.

Il est encore temps, Gilberte. (Avec résolution.) Non, pense à ton mari!... (Répétant avec une sorte de rage.) Antonin! Antonin! Antonin!

ODETTE, derrière la table, — à part.

Elle ne m'interroge pas. (Haut.) Je vais prévenir M. Georges, madame.

GILBERTE.

Un instant, mademoiselle... Je voudrais d'abord... vous demander... sans vous interroger sur lui... quelques renseignements à propos de... de monsieur...

Elle semble chercher le nom.

ODETTE.

M. Georges?

GILBERTE.

M Georges... oui... Je suis dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance... je quête à domicile... et, avant de solliciter la générosité de votre maître, je voudrais être sûre de ne pas être trop mal reçue.

ODETTE.

Mal reçue?... Oh! madame peut se rassurer! M. Georges est si doux, si gentil!

GILBERTE.

Ah!... Autrement, n'est-ce pas, j'aurais préféré ne pas insister, m'en aller.

ODETTE.

Madame n'aura pas besoin d'insister, elle obtiendra tout de suite ce qu'elle voudra, M. Georges est si bon, si gentil!

GILBERTE.

Il faut, en effet, que ce soit un maître tout à fait excellent, puisqu'en parlant de lui, vous l'appelez par son prénom.

ODETTE.

Son prénom?

GILBERTE.

Sans doute; Georges, ce n'est pas un nom.

ODETTE.

Je n'en connais pas d'autre, madame.

GILBERTE.

Je vous remercie, mademoiselle, c'est tout ce que je voulais savoir.

ODETTE.

Je vais prévenir M. Georges, madame.

GILBERTE, vivement.

Non, pas encore!... (A part.) Ah! décidément, j'aime mieux m'en aller. (Paraît Achille par la droite.) Lui! Trop tard!

Achille fait signe à Odette de s'en aller.

GILBERTE, après avoir examiné Achille d'un rapide coup d'œil, — à part.

Il est très bien.

Odette sort.

SCÈNE VI

GILBERTE, ACHILLE.

GILBERTE, *à droite de la table, à part.*

J'espère qu'il va parler le premier.

ACHILLE, *redescendant à gauche de la table, — à part.*

A nous deux !... (*Haut.*) Laissez-moi d'abord vous remercier d'être venue.

GILBERTE, *à part, tressaillant.*

Hein ? cette voix !

Elle le regarde.

ACHILLE.

Et pardonnez-moi le moyen que j'ai employé pour...

GILBERTE, *le reconnaissant.*

Vous !

ACHILLE.

Oui.

GILBERTE, *stupéfaite.*

Vous ?... Ah ! ça, mais où suis-je donc ici ?

ACHILLE.

Chez moi.

GILBERTE.

Chez vous ?... Chez vous ?... Mais M. Georges ?

ACHILLE.

C'est moi.

GILBERTE.

Vous ! vous !... C'est vous qui m'avez écrit ?

ACHILLE.

Moi-même. J'avais besoin de vous voir, de vous parler!

GILBERTE.

Et vous n'avez pas hésité à user d'un pareil moyen?... Adieu, monsieur.

Elle remonte derrière la table.

ACHILLE.

Ecoutez-moi.

GILBERTE.

Ah! non, monsieur! (A part.) Oh! non, avec n'importe qui, mais pas avec lui! Pas avec lui!

Elle se dirige vers la porte de gauche.

ACHILLE, se mettant devant elle et doucement.

Gilberte!

GILBERTE, avec dignité.

Je m'appelle madame Bois-Gibert, monsieur, et je vous prie de me laisser passer.

ACHILLE.

Eh bien, non, vous ne partirez pas ainsi.

GILBERTE.

Après la ruse, il ne vous manquerait plus que d'employer la force!

ACHILLE.

Avec regret, croyez-le bien.

GILBERTE.

Vous oseriez?... Une dernière fois, monsieur, je vous prie de me laisser sortir.

ACHILLE, semble hésiter, puis très nettement.

Non!

Il va vivement à la porte d'entrée qu'il ferme à clef, retire la clef et la met dans sa poche.

GILBERTE, redescendant un peu entre le fauteuil et la table, — à part.

Me voilà enfermée à mon tour! et chez lui!

ACHILLE.

Et maintenant...

GILBERTE, l'interrompant.

Pardon, monsieur, puisque vous vous êtes arrangé pour me forcer à vous entendre, vous pouvez parler; mais, quoi que vous puissiez dire, je ne vous répondrai pas.

Elle s'assied.

ACHILLE, avec un accent pénétré.

Eh bien, oui, j'ai quelque chose à vous dire! (Jouant l'émotion.) Je vous aime, Gilberte... (Geste de Gilberte.) Non, ne m'interrompez pas, laissez-moi vous expliquer... Oh! je me rends bien compte qu'un pareil aveu de la part d'un homme qui, en quatre ans de mariage, a été incapable, je ne dis pas de se faire aimer, mais simplement admettre par une femme telle que vous, je comprends que les sentiments de cet homme aient lieu d'éveiller tout d'abord en vous un étonnement, quelque surprise et, sans doute un peu d'incrédulité, de scepticisme...

GILBERTE, à part, très étonnée.

C'est lui qui s'exprime de cette façon-là!

ACHILLE.

Et cependant, rien n'est plus vrai. Dès que j'ai été séparé de vous, que je me suis senti libre, j'ai cru que j'allais en être satisfait, heureux! Eh bien, non, non! Car à mesure que les jours passaient sur ma solitude, je comprenais davantage quelle femme vous étiez, quel mari j'aurais dû être et tout ce que j'avais perdu en vous perdant.

GILBERTE, *à part, de plus en plus surprise.*

C'est lui qui parle ! lui !

ACHILLE, *à part.*

Ça prend ! (*Haut, avec plus de chaleur encore.*) Alors, je n'ai plus eu qu'une pensée, un désir : vous reconquérir.

GILBERTE.

Me reconquérir ?

ACHILLE.

Oui ! Jadis, je n'étais qu'un campagnard, rustre et grossier, dont la barbe hirsute vous faisait peur et dont les vêtements vous faisaient honte. Eh bien, peu à peu je me suis transformé, tâchant de devenir, par amour pour vous, l'homme que vous rêviez en votre mari.

GILBERTE, *un peu émue.*

Quoi ! c'est pour moi ?

ACHILLE.

Pour vous seule !

GILBERTE, *à part.*

Pour moi !

ACHILLE.

Et pour me rapprocher de vous, Gilberte, j'ai tout quitté ; mon existence d'alors, qui était ma seule joie, je l'ai sacrifiée et je suis venu vivre ici, à Paris, dans cet hôtel que j'ai meublé en pensant à vous, et au milieu des fleurs que vous aimez.

Il va prendre les fleurs qu'Odette a mises sur le guéridon et les pose près de Gilberte, sur la table.

GILBERTE, *un peu émue.*

Monsieur...

ACHILLE.

Puis un jour, quand je me suis senti enfin digne de vous, je vous ai écrit que je vous aimais; si j'avais signé mes lettres de mon nom véritable, vous les eussiez déchirées sans les lire, et voilà pourquoi j'ai signé : Georges.

GILBERTE, à part.

Et c'est lui qui a écrit des lettres pareilles ?

ACHILLE, à part.

Elle a écouté jusqu'au bout, elle restera ! (Haut.) Maintenant, j'ai à vous demander pardon du moyen que j'ai employé pour vous faire connaître mes sentiments. A présent que vous savez tout, mes regrets du passé, l'amour que j'ai pour vous... (Il remonte et va ouvrir la porte d'entrée.) vous êtes libre.

GILBERTE, comme à regret.

Ah !... (Un silence. — Se levant.) Je vous remercie, monsieur... J'étais loin de m'attendre à l'aveu que vous venez de me faire... je suis touchée... très touchée... Si vous aviez été autrefois l'homme que je retrouve aujourd'hui, tout ce qui s'est passé alors ne serait pas arrivé; mais aujourd'hui, il est trop tard... Adieu, monsieur.

Elle remonte vers la porte de gauche.

ACHILLE.

Vous partez ?

GILBERTE.

Quelle raison aurais-je de rester ?

ACHILLE.

Celle que vous pouviez avoir en venant.

GILBERTE.

Pardon, monsieur, si je suis venue, c'est pour...

ACHILLE.

Pour?

GILBERTE, embarrassée.

Mais... pour prier M. Georges de renoncer à m'écrire et de ne plus me poursuivre de ses déclarations dont je n'ai que faire.

ACHILLE.

Non, ce n'est pas pour cela.

GILBERTE.

Vous dites?

ACHILLE.

Je dis, Gilberte, que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici.

GILBERTE.

Et pour quelle raison, alors?

ACHILLE.

Parce que vous n'êtes pas heureuse!

GILBERTE.

Pas heureuse? moi? pas heureuse? C'est ce qui vous trompe, monsieur. Mon mari et moi, nous sommes parfaitement heureux.

ACHILLE.

Je sais le contraire. On me l'a dit.

GILBERTE.

Qui ça?

ACHILLE.

Votre mari.

GILBERTE.

Hein? mon mari?

ACHILLE.

Lui-même... Je l'ai rencontré.

GILBERTE.

Et il vous a dit?...

ACHILLE.

Que vous le rendiez très malheureux !

GILBERTE, *indignée.*

Malheureux? C'est moi qui le rends malheureux, maintenant? Ah! par exemple!... Et c'est à vous qu'il va raconter!...

ACHILLE.

Oui, à moi!

GILBERTE.

Mais il n'a donc pas pour deux sous de dignité?

ACHILLE.

Oh! ça!

GILBERTE, *redescendant.*

Fermez la porte, je vous en prie... inutile qu'on entende. (*Achille ferme la porte.*) Ah! non, c'est complet! Et prétendre que c'est moi qui le rends malheureux, quand c'est lui au contraire!... Eh bien, non, je ne suis pas heureuse, ah! grand Dieu non!

Elle tombe assise sur le pouf.

ACHILLE.

Vous voyez bien! Et si vous êtes venue ici, Gilberte, c'est que vous saviez trouver quelqu'un qui vous aimait.

GILBERTE.

Oui, mais pas vous! pas vous!

ACHILLE.

Pourquoi, pas moi?

GILBERTE.

Parce que vous... vous... c'est vous... mon premier mari.

ACHILLE, devenant plus pressant.

Non, ce n'est plus votre premier mari, mais bien M. Georges que vous avez senti assez tendre, assez respectueusement passionné pour venir à lui en toute sécurité, en toute confiance.

GILBERTE.

Non, non, taisez-vous!

ACHILLE.

Jamais!

GILBERTE, se levant.

Laissez-moi partir.

ACHILLE, la prenant dans ses bras.

Plus maintenant!

GILBERTE.

Eloignez-vous, ou j'appelle.

ACHILLE.

Ah! tu peux crier, tu peux appeler, personne ne viendra.

Il lui enlève son chapeau qu'il pose sur la table.

GILBERTE, se débattant.

Mais c'est épouvantable!

ACHILLE, la serrant.

Et j'étoufferai tes cris par des baisers!

GILBERTE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ACHILLE.

Gilberte!

GILBERTE, faiblement.

Au secours! au secours!

ACHILLE.

Ah! Gilberte! ma Gilberte! Je t'aime! Je t'aime!

Il l'embrasse sur les joues et dans le cou.

GILBERTE, à mi-voix, presque défaillante.

Ah! pourquoi ne m'as-tu jamais serrée comme ça autrefois?

ACHILLE, se dégageant vivement très troublé.

Ah! mais! ah! mais! ah! mais!

GILBERTE.

Quoi?

ACHILLE.

Ah! ça, mais qu'est-ce que j'éprouve, moi? qu'est-ce que j'ai?

GILBERTE.

Qu'y a-t-il?

ACHILLE, la regardant et presque naïvement.

Mais je vous aime! je vous aime pour de bon!

GILBERTE, sans comprendre.

Comment, pour de bon?

ACHILLE, après une hésitation et avec force.

Eh bien! oui! oui!... Jusqu'ici je jouais la comédie.

GILBERTE.

La comédie?

ACHILLE.

Car ce n'était pas l'amour qui m'inspirait, mais un sentiment de vengeance.

GILBERTE.

De vengeance?

ACHILLE.

Oui, je voulais te reprendre à lui, comme il t'avait prise à moi!

GILBERTE.

Oh!

ACHILLE.

Et je me rends compte maintenant que ce désir de vengeance n'était que de l'amour.

GILBERTE.

Alors, cette passion? Comédie! ces lettres et ces belles phrases et cette transformation? Comédie! Et vos baisers?

ACHILLE, vivement.

Non, pas les baisers!

GILBERTE.

Tout cela n'était que de la comédie!

ACHILLE.

Tout à l'heure, oui; mais à présent...

GILBERTE, indignée, remontant à droite et passant derrière la table.

Oh!

ACHILLE, la suivant.

Gilberte!

GILBERTE.

Oh!

ACHILLE.

Gilberte!

GILBERTE.

Oh!

ACHILLE.

Gilberte!

Gilberte redescend à gauche.

GILBERTE, très nerveuse.

Et je m'y suis laissée prendre!... Oui, oui, je vous ai cru!

ACHILLE, vivement.

Ecoute-moi!

GILBERTE.

Ah! non! mais c'est fini, par exemple, bien fini! Une comédie! (s'attendrissant dans les nerfs.) Ah! c'est indigne, ce que vous avez fait là! c'est infâme! (Elle tombe assise sur le pouf en pleurant.) C'est bien mal!

ACHILLE.

Tu pleures?

GILBERTE, vivement, se levant.

Moi? Oh! non! oh! non! je ne pleure pas.

ACHILLE.

Pardonne-moi!

GILBERTE, passant à gauche.

Jamais!

ACHILLE.

Mais puisque je t'aime, maintenant, puisque je t'aime réellement.

GILBERTE.

Et vous croyez que je vais encore me laisser prendre à ces belles phrases! Adieu.

Elle prend son chapeau.

ACHILLE.

Gilberte! Tu ne veux pas croire à la sincérité de mon amonr?

GILBERTE.

Il faudrait autre chose que des paroles.

ACHILLE.

Autre chose?

GILBERTE.

Oui.

ACHILLE.

Eh bien, assieds-toi! (Il la fait asseoir dans le fauteuil et s'assied sur le pouf.) Divorce d'avec ton mari et redeviens ma femme!

GILBERTE, se levant et posant son chapeau sur la table.

Ta femme! Tu ferais cela?

ACHILLE, avec feu.

Si je le ferais!

GILBERTE, s'asseyant sur ses genoux.

Vrai! Tu m'aimes assez pour?...

ACHILLE.

Tu ne me crois pas encore?

GILBERTE.

Oh! si, maintenant je te crois!

ACHILLE.

Alors tu veux bien?

GILBERTE, se levant après un petit temps.

Non!

ACHILLE, stupéfait.

Comment! non?

GILBERTE.

Ta femme! Tu es gentil d'avoir pensé à cela, mais j'aurais tort de l'accepter.

ACHILLE.

Pourquoi?

GILBERTE, s'asseyant dans le fauteuil.

Parce que nous avons déjà fait une expérience qui ne nous a pas réussi.

ACHILLE.

Oui, mais maintenant...

GILBERTE.

Nous la recommencerions, qu'elle ne nous réussirait pas davantage.

ACHILLE.

Pourquoi? Pourquoi?

GILBERTE.

Parce que, mon chéri, chacun a sa nature qu'il ne doit pas forcer, et toi...

ACHILLE.

Moi?

GILBERTE.

Eh bien, toi, tu aurais beau faire, tu n'as pas une nature de mari, ne te fâche pas de ce que je te dis... mais depuis que je suis ici, j'ai si bien appris à te connaître!... toi, tu as une nature d'amant... tu vois que c'est plutôt flatteur... Et c'est si vrai, qu'en quatre ans de mariage tu n'as jamais su trouver la moindre parole aimable à me dire... même en cherchant... tandis qu'en quelques instants... là... tu m'as dit des choses charmantes, adorables, et tu n'as pas eu besoin de chercher, c'est l'amant qui parlait en toi et ça t'est venu tout seul.

ACHILLE, *se mettant à genoux devant elle.*

A présent, si tu étais ma femme...

GILBERTE.

Le mari reprendrait la parole et tu ne trouverais plus rien du tout. (*Il veut parler.*) Non, crois-moi, tu ne feras jamais qu'un mari déplorable, mon pauvre chéri, tandis que tu peux être un amant délicieux. C'est pourquoi en ne consentant pas à devenir ta femme... comprends-moi bien... je ne refuse pas le bonheur, au contraire... je l'assure.

ACHILLE, songeur.

Peut-être !

GILBERTE.

On n'échappe pas à sa destinée. La nôtre n'est pas d'être heureux en ménage, n'insistons pas, cherchons le bonheur en dehors; et puisqu'aujourd'hui il passe à portée de notre main, ah! saisissons-le bien vite, acceptons-le tel qu'il se présente et sans le discuter surtout. Car la seule chance d'être heureux, vois-tu, mon chéri, c'est de ne jamais discuter le bonheur!

ACHILLE, convaincu.

Oui, oui, tu as raison. Je ne discute plus, je me fie à toi; commande, j'obéirai car, à partir de maintenant, tu es la maîtresse.

GILBERTE.

Tiens, voilà encore un mot très gentil et très spirituel que tu n'aurais jamais trouvé si tu avais été mon mari.

ACHILLE.

C'est vrai.

GILBERTE, gaîment.

Dis donc, il me vient une idée.

ACHILLE, gaîment.

Je l'adopte.

GILBERTE.

Si je restais dîner avec toi?

ACHILLE.

Oui! Oui!

GILBERTE.

Je dirai à mon mari que j'ai dîné chez Hélène.

ACHILLE.

C'est ça ! (Se levant tout à coup et à part.) Ah ! son mari ! je l'avais oublié !

GILBERTE.

Qu'est-ce que tu as ?

ACHILLE, très agité.

Ce que j'ai? J'ai que tu ne peux pas rester une minute de plus ici.

GILBERTE.

Hein ?

ACHILLE.

Remets ton chapeau! Remets ton chapeau tout de suite et va-t'en !

GILBERTE, prenant machinalement son chapeau.

M'en aller ? Pourquoi ?

ACHILLE.

Non, je ne peux pas te dire, mais si tu restes ici, tu entends, si tu restes, eh bien, le bonheur que nous nous promettions n'est pas seulement compromis, il est perdu, fini !

GILBERTE, tout à coup.

Tu attends quelqu'un !

ACHILLE.

Eh bien, oui, là !

GILBERTE.

Une femme !

ACHILLE.

Oh ! non !

GILBERTE.

Si, si ! c'est une femme ! Déjà !

ACHILLE.

Je te jure...

GILBERTE.

J'ai un moyen de le savoir. (Reposant son chapeau sur la table.) Je reste.

ACHILLE.

Non, tu ne peux pas rester.

GILBERTE.

Alors, dis-moi qui tu attends.

ACHILLE.

Qui? Tu veux savoir qui? Eh bien... ton mari!

GILBERTE, se levant stupéfaite.

Mon mari?

ACHILLE.

Oui, ton mari qui va venir, qui doit être en route déjà.

GILBERTE.

Tu es fou! Pourquoi viendrait-il ici?

ACHILLE.

Parce qu'il est sûr de t'y trouver.

GILBERTE.

Sûr?

ACHILLE.

On l'a prévenu.

GILBERTE.

Qui ça?

ACHILLE.

Moi!

GILBERTE.

Toi?

ACHILLE.

Eh bien, oui, oui, moi! A ce moment-là, je ne t'aimais pas encore, je ne pensais qu'à me venger...

GILBERTE.

Alors?

ACHILLE.

Alors, dès que ma femme de chambre est venue me dire que tu étais ici, j'ai fait prévenir ton mari.

GILBERTE.

Prévenir? Comment?

ACHILLE.

Le moyen classique.

GILBERTE.

Une lettre anonyme?

ACHILLE.

Oui. (Récitant la lettre.) « Allez vite chercher votre femme chez M. Georges, 26, rue Fortuny. »

GILBERTE, éclatant de rire.

Ah! que c'est drôle, ce que tu as fait là! que c'est donc drôle!... C'est même canaille!

ACHILLE.

Comprends-tu pourquoi tu ne peux rester plus longtemps?

GILBERTE, redevenant sérieuse.

Je crois bien! S'il me trouvait ici, en effet, ce serait fini de notre bonheur!... Ah! non!... je me sauve!... Mon chapeau! mon chapeau!

ACHILLE, le lui donnant.

Le voici.

GILBERTE, tout en mettant son chapeau, riant.

Cette idée d'écrire au mari pour se faire pincer!... Et c'est toi qui as eu cette idée-là? toi!

ACHILLE.

Tout seul, encore! Et ce n'est pas la seule lettre que je lui ai envoyée.

GILBERTE.

Non?

ACHILLE.

Je lui écrivais de temps en temps que tu allais souvent au Louvre... qu'il devrait ouvrir l'œil...

GILBERTE..

Oh! je comprends, maintenant.

ACHILLE.

Tu m'en veux, hein?

GILBERTE.

A toi? Pas du tout! Toi, tu avais une raison de faire cela, une excuse, tu voulais te venger; mais lui! lui! Avoir ajouté foi à des lettres anonymes! Ah! ça, par exemple, je ne le lui pardonnerai jamais!

ACHILLE.

C'est ça, ne lui pardonne pas, mais va-t'en!.. Vois-tu qu'il arrive!

GILBERTE.

Oui!... (Tout à coup, se souvenant.) Ah! mais il ne viendra pas!

Elle ôte vivement son chapeau.

ACHILLE.

Oh! Oh!

GILBERTE, éclate de rire.

Il ne peut pas venir, je l'ai enfermé!

ACHILLE.

Enfermé?

GILBERTE.

A clef!

Elle pose son chapeau sur la table.

ACHILLE.

Qu'est-ce que tu me racontes là?

GILBERTE.

Au moment où j'allais sortir, il m'a déclaré tout d'un coup qu'il voulait m'accompagner; alors, cric! crac! je l'ai enfermé dans ma chambre.

ACHILLE.

Mais il aura appelé, sonné, et on sera venu lui ouvrir.

GILBERTE.

Pas de danger, j'ai emporté la clef.

ACHILLE.

Il aura fait chercher un serrurier.

GILBERTE.

C'est vrai; je ne pensais pas au serrurier. Tu es sûr qu'ils ne sont pas en grève?

ACHILLE.

Hélas!

GILBERTE.

Pas de chance! pour une fois que cela nous aurait servi!... Passe-moi mon chapeau.

ACHILLE.

Voilà, dépêche-toi.

Coup de sonnette à la cantonade.

GILBERTE.

On a sonné!

ACHILLE.

C'est lui!

GILBERTE, mettant vivement son chapeau.

Lui !

ACHILLE, indiquant la droite.

Sors par ici. Il est encore temps.

GILBERTE.

Comment, il y a une autre sortie ? Alors ça va bien, nous sommes tranquilles.

ACHILLE.

Vite, vite donc!

GILBERTE, frappée d'une idée et s'arrêtant.

Oh !

ACHILLE.

Quoi ?

GILBERTE.

Laisse-moi seule avec lui.

Elle ôte son chapeau.

ACHILLE.

Hein ?... Que veux-tu faire ?

GILBERTE.

Tant qu'il ne sera pas guéri de sa jalousie, vois-tu, nous ne pourrons pas nous aimer tranquillement. Eh bien, je vais le guérir !

ACHILLE.

Comment ?

GILBERTE.

Va-t'en, et ne t'inquiète de rien.

ACHILLE.

Gilberte !

GILBERTE.

Mais va-t'en donc !

ACHILLE, entrant à droite.

Oui!... Oh! les femmes! Il faut toujours qu'elles jouent la difficulté.

GILBERTE, seule.

Ah! oui, je vais le guérir!

Elle pose son chapeau sur la table.

SCÈNE VII

GILBERTE, ANTONIN, puis ODETTE.

ANTONIN, entrant par la gauche, en bousculant Odette.

Laissez-moi passer!

ODETTE.

Mais, monsieur...

ANTONIN.

Je vous dis de me laisser passer.

GILBERTE, tranquillement.

Laisser passer monsieur, puisqu'il vous le demande.

Odette disparaît.

ANTONIN.

Vous! C'était vrai!... Restez, madame, restez!

GILBERTE, qui n'a pas bougé.

Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui cherche à se sauver?

ANTONIN, jetant un regard autour de lui.

Il paraît que M. Georges a été plus prudent que vous.

GILBERTE.

Oh! vous n'y êtes pas du tout! C'est moi qui, en

reconnaissant votre voix, ai prié M. Georges de se retirer.

ANTONIN.

Vraiment?

GILBERTE.

J'ai pensé qu'avant de causer avec lui, vous ne seriez pas fâché de causer un peu avec moi.

ANTONIN.

Soit! Mais ce monsieur ne perdra rien pour attendre.

GILBERTE, à mi-voix.

Vous non plus, du reste.

ANTONIN.

Plaît-il?

GILBERTE.

Rien. Vous ne pouvez pas comprendre.

ANTONIN, se croisant les bras.

Que faites-vous ici?

GILBERTE.

Je suis chez mon amant.

ANTONIN.

Vous avouez!

GILBERTE.

Je vous dirais le contraire, vous ne me croiriez pas.

ANTONIN.

Oh! ça! Et depuis quand connaissez-vous ce monsieur?

GILBERTE.

Depuis cinq ans.

ANTONIN, étonné.

Vous le connaissiez du temps de votre premier mari ?

GILBERTE.

Je les ai connus tous les deux le même jour.

ANTONIN.

Le même ?... Enfin, peu importe !... Depuis quand êtes-vous sa maîtresse ?

GILBERTE.

Depuis vingt minutes !

ANTONIN, incrédule.

Vingt minutes !

GILBERTE

Oui, monsieur ; et si je suis devenue sa maîtresse, c'est grâce à vous.

ANTONIN.

A moi ?

GILBERTE.

A vous seul, qui avez commis l'imprudence de défier une femme ! Ah ! on ne vous trompe pas, vous ! Eh bien, mon cher, vous devez être fixé, maintenant.

ANTONIN.

En effet, madame, je suis fixé, et il ne vous reste plus qu'à me dire le véritable nom de ce monsieur, car il est bien évident qu'il ne s'appelle pas simplement M. Georges.

GILBERTE.

Ce n'est même pas son prénom.

ANTONIN.

Eh bien, j'attends.

GILBERTE.

Qu'est-ce que vous attendez ?

ANTONIN.

Que vous me disiez son nom.

GILBERTE, souriant.

C'est à votre tour de demander...

ANTONIN.

Son nom, madame, son nom !

GILBERTE.

Monsieur, dans une circonstance analogue, M. Château-Laplante m'a demandé le vôtre et j'ai refusé de le lui dire ; ne soyez donc pas étonné que j'observe aujourd'hui la même discrétion vis-à-vis de vous.

ANTONIN.

Soit, madame ; mais, moi, je n'attendrai pas un an pour le savoir.

GILBERTE.

D'autant plus que vous avez un moyen bien simple ; sonnez la femme de chambre et priez ce monsieur de venir.

ANTONIN.

C'est ce que je vais faire. Où est la sonnette ?

GILBERTE.

Je ne sais pas, monsieur, c'est la première fois que je viens.

ANTONIN, ricanant.

La première fois ! Vous voulez me faire croire ça !

Il cherche la sonnette.

GILBERTE.

Oh ! au point où nous en sommes, ce serait la dixième que je vous le dirais.

ANTONIN, cherchant.

Où est-elle ?

GILBERTE.

Voulez-vous que je cherche avec vous?

ANTONIN.

Inutile, madame.. Ah! ça, où est-elle?

GILBERTE.

Je vais vous aider, car vous n'êtes pas dans un état à trouver tout seul.

ANTONIN, s'énervant.

Il doit cependant y avoir une sonnette dans ce salon!

GILBERTE, apercevant la sonnette.

Tenez, la voici. (Antonin fait un pas vers la sonnette.) Ne vous donnez pas la peine, je vais sonner pour vous.

Elle sonne, puis s'assied sur le divan.

ANTONIN.

Je vous remercie.

Un petit temps. — Ils attendent. — Odette paraît par la gauche.

ANTONIN, vivement.

Enfin! (A Odette.) Veuillez prier M. Georges de venir.

ODETTE, hésitant.

Mais...

GILBERTE, à Odette.

Oui, oui, priez M. Georges de venir, (Désignant Antonin.) Monsieur est un de ses amis.

ANTONIN, se contenant à peine.

Madame!

Odette sort par la droite. — Un silence.

ANTONIN, à lui-même.

Je suis sûr que c'est Chalindrey !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ACHILLE[1].

ANTONIN, apercevant Achille qui entre par la droite.

Vous ! vous ! Ici ! (Regardant Gilberte.) Mais...

GILBERTE.

Mais quoi ?

ANTONIN.

Mais... M. Georges, madame ?

GILBERTE, désignant Achille.

C'est lui.

ANTONIN.

Lui ?

ACHILLE.

Moi.

GILBERTE, à Antonin.

Vous vouliez connaître mon amant... le voici.

ANTONIN.

Monsieur ? Allons donc ! Je ne suis pas encore assez naïf pour croire...

GILBERTE.

Vous avez bien cru cependant à une lettre anonyme...

ANTONIN.

Hein ?

1. Gilberte, Antonin, Achille.

GILBERTE.

... ainsi conçue : « Allez vite chercher votre femme » chez M. Georges, 26, rue Fortuny ».

ANTONIN.

Comment connaissez-vous cette lettre ?

GILBERTE.

C'est moi qui vous l'ai envoyée.

ANTONIN, stupéfait.

Vous ?

GILBERTE.

Moi. Vous avez voulu m'empêcher de sortir, je suis sortie quand même. Vous m'avez défiée de vous tromper... je ne l'ai pas fait, mais j'ai tenu à vous donner la sensation très nette que le jour où je le voudrais, ce n'est pas vous non plus qui pourrez m'en empêcher. Commencez-vous à comprendre maintenant ?

ANTONIN, désignant Achille.

Mais monsieur ?.. Quel rôle joue monsieur dans tout cela ?

GILBERTE.

Monsieur ? Si vous m'aviez trouvée chez un de vos amis quelconques, vous auriez pu conserver un doute sur la vraie raison qui m'y conduisait, tandis qu'en vous envoyant ici, chez mon premier mari, cela me permettait de vous présenter monsieur comme mon amant, sans que vous puissiez admettre un seul instant que cela fût vrai.

ANTONIN.

Evidemment. (A Achille.) Mais alors, vous étiez au courant ?

ACHILLE.

Parfaitement.

ANTONIN.

Et vous vous êtes prêté...?

ACHILLE.

Mon Dieu, n'ayant pas su rendre madame heureuse tant qu'elle a été ma femme, je n'avais aucune raison, maintenant qu'elle est la vôtre, pour ne pas chercher à lui être agréable.

ANTONIN, à Gilberte.

Mais alors, les autres lettres ?

GILBERTE.

C'est également moi qui vous les ai envoyées.

ANTONIN, confus.

Et je me suis laissé prendre... Ah ! mais c'est bien fini de ma jalousie, et désormais tu pourras aller au Louvre, au Bon Marché, où tu voudras !.. mais pardonne-moi !

GILBERTE.

Ah ! non, monsieur, pas aujourd'hui.

ANTONIN.

Demain, alors ?

Geste d'Achille à Gilberte voulant dire : Non ! Non !

GILBERTE.

Ni demain... (Nouveau geste d'Achille.) plus tard, beaucoup plus tard.

ANTONIN.

Cependant, puisque je reconnais mes torts.

GILBERTE.

Je vous en prie, n'insistez pas devant monsieur, (Elle désigne Achille.) que tout ceci n'intéresse pas.

ANTONIN, remontant.

C'est vrai.

GILBERTE, à Achille.

Il ne me reste plus qu'à m'excuser auprès de M. Château-Laplante et à remercier M. Georges.

Elle remet son chapeau.

ACHILLE, s'inclinant.

Croyez, madame, que j'apprécie la différence que vous voulez bien faire entre les deux.

ANTONIN.

Je joins mes remerciements à ceux de madame Bois-Gibert... (A Gilberte, en lui offrant son bras.) Et maintenant, chère amie...

GILBERTE.

Pardon, monsieur, je suis entrée seule ici, je tiens à en sortir seule. (Saluant Achille.) Monsieur.

ACHILLE, saluant.

Madame.

GILBERTE, à part en remontant.

Enfin ! Je vais donc être heureuse !

Elle sort par la gauche.

ANTONIN, à Achille.

Je crois qu'elle m'en voudra longtemps.

ACHILLE.

Savez-vous ce que je ferais, à votre place ? un petit voyage de huit ou quinze jours.

ANTONIN, vivement.

Avec elle !

ACHILLE, vivement.

Ah ! non, seul.

ANTONIN.

Oui, vous avez raison... et ce sera la meilleure preuve de confiance que je puisse lui donner. — Je partirai ce soir même.

Il sort par la gauche.

ACHILLE, à lui-même, le regardant sortir.

Ce n'est pas possible, je n'ai jamais été aussi bête que ça !

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon sur-Seine. — A. Pichat.